

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - - 5 cents la copie

14ME ANNÉE, No 694.—SAMEDI, 21 AOUT 1897

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion 10 cent
Insertions subséquentes 5 cent
Tarif spécial pour annonces à long terme



DANS LA PRAIRIE, tableau de M. André Rixens

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL 21 AOÛT 1897

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—A bâtons rompus, par G.-P. Labat.—Dans la prairie, par F.-P.—Poésie : Paysage, par E. Nelligan.—Une chasse aux tigres, par Jules de Walecourt.—Bibliographie.—Travaux de dames, (avec gravure), par Sylviane.—Les bijoux à la mode.—Faits scientifiques.—Poésie : Débuts poétiques, par Josaphat Verner.—Chronique européenne, par R. Brunet.—Au lac Nominigine, par F. Picard.—Petite poste en famille.—Nécrologie : M. Adolphe Lecours (avec portrait).—Croix et anneau de Mgr Bruchési (avec gravures).—Un tour de carte.—La mode.—Choses et autres.—Feuilletons : Les deux Gosses, par P. de Courcelle.—Marianne, par André Theuriot.

GRAVURES.—Dans la prairie.—A travers le Canada : Les excursionnistes traversant le Grand Nominigine à bord de l'*Hirondelle* ; Les excursionnistes hôtes de M. Désormeaux, au lac Chaud.—Le départ de l'explorateur Andrée pour le pôle Nord.—Portrait de M. Andrée.—Gravure de mode.—Portrait du Dr Chs-Auguste Prévost.—Devinette.—Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

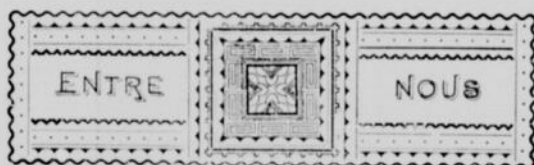
LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entre eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Les articles sur les mines sont tout ce qu'il y a de saison, et un journal qui n'en publierait pas au moins un par jour, risquerait fort de voir baisser sa circulation d'une manière très appréciable.

Vraies ou fausses, il faut tous les jours des nouvelles très fraîches, des récits palpitants, et chacun s'exerce à faire vibrer chez ses lecteurs une fibre quelconque, joyeuse ou triste.

Le seul but est de secouer l'imagination du public et Dieu sait si on l'a atteint.

Du haut en bas de l'échelle sociale, il n'est question que du pays de l'or, des moyens d'exploiter les mines et... les mineurs.

Le bonhomme La Fontaine, qui n'était point tant bonhomme qu'il semblait l'être, a écrit une fort jolie fable que tout le monde a lue, mais que je conseille aux futurs mineurs de relire encore une fois ; c'est celle du *Singe et du Chat* :

Bertrand avec Raton, l'un singe et l'autre chat, Commensaux d'un logis, avaient un commun maître. D'animaux malfaisants, c'était un très bon plat ; Ils n'y craignaient tous deux aucun, quel qu'il pût être.

Trouvait-on quelque chose au logis de gâté, L'on ne s'en prenait point aux gens du voisinage : Bertrand déroba tout ; Raton, de son côté, Était moins attentif aux souris qu'au fromage. Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres fripons

Regardaient rôti des marrons : Les escroquer était une très bonne affaire ; Nos galants y voyaient double profit à faire ; Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui. Bertrand dit à Raton : Frère, il faut aujourd'hui Que tu fasses un coup de maître ; Tire-moi ces marrons. Si Dieu m'avait fait maître Propre à tirer marrons du feu, Certes, marrons verraient beau jeu. Aussitôt fait que dit : Raton, avec sa patte, D'une manière délicate, Ecarte un peu les cendres, et retire les doigts ; Puis les reporte à plusieurs fois ; Tire un marron, puis deux, et puis trois en escroque ; Et ce pendant Bertrand les croque. Une servante vient : adieu, mes gens. Raton N'était pas content, ce dit-on.

Mais, observera sans doute plus d'un chercheur d'or en partance, je ne suis pas si bête que Raton et, en admettant que je sois chat, mes griffes pourront faire belle besogne.

Tes griffes, pauvre ami, tes griffes travailleront neuf fois sur dix pour Bertrand.

Cultivateur qui engages ta terre, la terre où tu es né, la terre que tu as arrosée de tes sueurs, la terre où tu gagnes ton pain, la terre qui nourrit les tiens, la terre que tu viens d'hypothéquer pour te procurer les moyens de te rendre aux terrains miniers, dans le vague espoir de faire fortune, es-tu bien sûr de pouvoir la libérer des chaînes que tu lui as imposées ?

Non, Raton, mais Bertrand est bien certain, lui, d'avoir fait un bon placement. Les intérêts sont lourds et, s'ils ne sont pas payés à échéance, la terre—le marron—lui appartiendra.

Travailleur aux bras robustes et à l'escarcelle peu garnie, qui pioches et laves le sable et le gravier, de l'aube à la nuit, bien souvent l'or que tu trouveras servira à peine à te procurer de quoi ne pas mourir de faim. Car il faut manger là-bas comme ici, plus qu'ici même, car le froid et le travail te font dépenser plus de forces, qu'il faudra récupérer sous forme de sur plus de nourriture, à peine de dépérir. Et c'est là que Bertrand te guette, Bertrand qui n'est pas mineur, Bertrand qui ne travaille pas comme toi, qui ne cherche pas d'or, mais qui est tout simplement marchand de toutes sortes de choses qui se mangent et qui t'attendent derrière son comptoir, dans son magasin, ses balances prêtes à peser ta poudre d'or.

Tu veux manger, mineur ? Tiens, voici de la farine, ce n'est que \$2 la livre, du thé \$6, du sucre \$5, du lard \$2 etc., etc., le tout à l'avenant, et ta poudre d'or s'en va de ton sac dans la balance, de la balance dans la caisse de Bertrand.

Mineur, tu vois bien que tu joues le rôle de Raton. Toutes les compagnies de transport, chemins de fer, bateaux à vapeur etc., te font les offres les plus alléchantes, chercheur d'aventures ; on aura bien soin de toi, ou te fera voyager très confortablement par terre et par mer et cela te coûtera la bagatelle de \$200 pour te transporter sur le rivage de l'Alaska, d'où tu auras à payer encore pour aller plus loin. Or, aucune de ces compagnies ne s'occupe des mines ; leur rôle se borne à exploiter les mineurs, mais leur bénéfice est certain à l'aller comme au retour,—si retour il y a ! Elles remplissent le rôle de Bertrand.

*** Et puis, en admettant que l'on trouve de l'or en quantité, la situation des mineurs favorisés par la fortune n'est déjà plus la même que celle dans laquelle se trouvaient les premiers arrivés.

Ceux-ci étaient entièrement livrés à eux-mêmes et n'avaient à lutter que contre le froid et la faim, c'était le combat, la lutte avec le hasard, mais ils n'étaient pas exposés aux nouveaux dangers créés par Bertrand pour mieux exploiter Raton.

Bertrand prend différentes formes pour en arriver à ses fins. Il tient maison de jeu, café concert, se fait débitant d'alcool et exploite même parfois des industries malfaisantes, car il y a Bertrand honnête et Bertrand canaille.

C'est Bertrand canaille qui tient maison de jeu et, c'est grâce à lui que l'on trouve aujourd'hui au Yukon, plus de jeux de cartes que de livres de piété.

Ce n'est pas une chapelle qu'il s'est fait expédier d'abord, mais bien un piano.

Ce n'est pas un prêtre qu'il a demandé ; mais un bar-keeper habile à préparer les plus horribles mixtures.

On dit même qu'il se fait envoyer une brigade volante de drôlesses, alors que les pauvres mineurs ont besoin de sœurs de charité pour soigner leur misérable corps et reconforter leur cœur désespéré. Ce sont ces femmes admirables de dévouement, qui leur parlent de Dieu, de leur mère, de ceux qu'ils aiment, des êtres chers qu'ils ont laissés au loin, qui leur faut, et non des polissottes.

Mais, Bertrand canaille se moque pas mal du corps, du cœur et de l'âme de Raton ; c'est son or qu'il lui faut !

*** Votre conclusion, chroniqueur de mauvais augure, est donc que personne ne doit aller au Yukon, puisque d'après vous, on est sûr d'y être volé ou de s'y perdre corps et âme ?

—Pas du tout ! loin de moi l'idée d'aller ainsi aux extrêmes ! et je m'aperçois qu'il s'agit de me faire bien comprendre.

Ce que je crains, et ce en quoi mon désir est de vous mettre en garde, c'est que beaucoup de braves gens, animés des meilleures intentions, ne s'engagent à l'aventure, sans réfléchir, et ne lâchent la proie pour l'ombre.

Dire que personne ne réussira, serait absurde, puisque nous avons déjà des preuves du contraire, mais il ne faut pas croire qu'au Yukon, les alouettes vont vous tomber toutes rôties dans la bouche, sous forme de pépites d'or.

—Alors, vous convenez donc que quelques-uns, partis pauvres, réussiront et reviendront riches ?

—Parfaitement, et tout mineur se trouve exactement dans la position du simple soldat qui porte dans sa giberne le bâton du maréchal de France. Mais, combien arrivent au maréchalat ?

Et ceci me remet en mémoire l'anecdote du maréchal Ney. J'ai cité tout à l'heure une fable, maintenant, il s'agit d'une histoire vraie, de quelque chose qui est arrivé.

Un jour, c'était à la fin du premier empire, un civil, un pékin, jaloux peut-être des lauriers du prince de la Moskowa, s'oublia jusqu'à dire en sa présence, qu'après tout, cela n'était pas si difficile que de devenir maréchal de France. Il ne s'agissait que de ne pas se faire tuer.

—C'est vrai, dit le maréchal, rien de plus simple. Tenez, jeune homme, si vous voulez être maréchal, je vous jure, sur l'honneur, de vous céder mon bâton, à condition de faire ce que je vais vous dire.

—Que faut-il faire, monsieur le maréchal, je suis prêt ?

—Vous allez vous placer à cent pas d'ici, dans le jardin et vous aurez le droit de vous promener à droite et à gauche.

—Est-ce tout, monsieur le maréchal ?

—Non, ce n'est que la première partie du jeu que j'ai joué pendant vingt-cinq ans. Quand vous serez en position, je ferai venir un bataillon d'infanterie qui tirera sur vous de midi à six heures du soir. Si vous sortez vivant de cette épreuve, vous êtes maréchal de France.

—Mais... mais...

—Il n'y a pas de mais. J'ai essuyé le feu d'à peu près soixante mille hommes qui me visaient, pendant ma carrière. Je n'ai pas été tué. Vous avez raison, c'est comme ça qu'on devient maréchal. Seulement, c'est là le chien-dent, il ne faut pas être tué.

Le jeune homme comprit la leçon et s'excusa.

*** De même qu'il s'agit de ne pas se faire tuer, pour arriver dans l'état militaire,—et encore en admettant qu'on ait tout le talent voulu pour remplir

la position, —il faut au mineur une chance exceptionnelle pour réussir.

Les terrains miniers de la Californie étaient couverts de tombes dès les premières années de la découverte de l'or, et cependant le climat était meilleur et les difficultés du voyage bien moindres qu'en Alaska.

Il y a à peine deux ans que l'on va au Yukon, et déjà le voyageur peut prendre pour guides de sa route les croix qui percent la neige et dont chacune indique la dernière demeure d'un vaincu de la lutte pour l'or.

L'homme qui gagne de quoi vivre et élever ses enfants, en travaillant même durement au pays, n'a que faire de risquer l'avenir de sa famille pour courir les aventures. S'il le sait, s'il engage pour cela le peu qu'il possède, il faillit à l'engagement qu'il a pris. Au serment qu'il a fait en se mariant.

Malheureusement, les récits de quelques aventuriers qui réussissent le grisent, lui montent l'imagination, et quand la folle du logis y devient maîtresse, la raison s'en va et la misère est bien près d'y entrer.

Quant au célibataire qui n'a pas charge d'âmes, vigoureux, sain, dur à son corps, et qui a de quoi payer largement son voyage et subvenir à ses besoins pendant un an, celui-là peut aller aux mines. Il a neuf chances sur dix de revenir les mains vides ou de ne pas revenir du tout, mais il a une chance d'arriver à la fortune ou à l'aisance. Il ne risque que sa peau, et, à vingt-cinq ans, on en fait fort peu de cas.

Et puis, personne ne souffre de la disparition de celui qui succombe, personne à part une mère qui pleure et un père qui regrette toujours l'enfant qui ne reviendra jamais plus au foyer.

. Je sais bien que c'est prêcher dans le désert et que les conseils sages n'empêcheront jamais les fous d'en faire à leur tête échevelée.

De l'or ! mais il n'y a pas besoin d'aller si loin pour en trouver. La Beauce en est remplie, seulement, il s'agit de la trouver.

Si la plupart des gens qui s'en vont au Yukon se syndiquaient et mettaient en commun l'argent qu'ils vont donner aux chemins de fer et aux vapeurs, ils formeraient une compagnie puissante qui arriverait certainement à retrouver les lits des anciens cours d'eau qui renferment des quantités d'or incalculables.

Tous les géologues sont d'accord sur ce point.

On n'a pas réussi jusqu'à présent, c'est vrai, mais il ne faut pas oublier que l'on n'a jamais travaillé qu'avec de très petits capitaux et en se heurtant toujours à des questions légales de propriété qui ont disparu aujourd'hui.

Maintenant, tout est changé, on peut s'établir à l'aise et obtenir un *claim* à de bonnes conditions. On me dit même qu'une compagnie vient de se former encore pour faire des recherches sérieuses dans la Beauce.

Il me semble que le succès se trouve de ce côté là, et, à tout prendre, on est certain qu'au moins notre argent restera dans le pays.

. Mines à droite, mines à gauche, mines partout ! On vient de découvrir, dans la Gaspésie, une mine de mercure à l'état natif.

Dans la même région, les puits de pétrole augmentent toujours.

Du côté d'Ottawa, on trouve du fer chromé à chaque instant, et le fer chromé a une grande valeur, comme vous le savez.

On découvre du mica, de l'amiante, du cuivre etc., etc., un peu partout.

Notre province a de grandes ressources, soyez-en sûrs, mais la Beauce, les Cantons de l'Est, la Gaspésie, ce n'est pas assez loin ! On y va en chemin de fer, on n'y crève ni de faim, ni de froid, alors, ce n'est pas la peine de s'en occuper.

Ce qu'il faut, c'est l'inconnu, les risques à courir, et, chacun dit comme le vieux Malherbe :

Les dangers me sont des appas.
Un bien sans mal ne me plaît pas.

LÉON LEDIEU.

A BATONS ROMPUS

...Lecteurs, de quoi vous parlerai-je par ces journées de chaleur accablante et énervante... Eh bien, je vous parlerai de quelque chose de plus énervant encore, quoiqu'on l'ait appelé le *nerf de la guerre*.

Je vous parlerai de la fièvre de l'or, ce microbe qui a toujours existé et qui déséquilibre depuis si longtemps le pauvre cerveau humain. Permettez-moi donc de vous en parler, probablement à un point de vue qui a échappé à beaucoup.

De l'or... Mais il y en a partout.

De même que dans le procès de Mme Lafargue, supposée d'avoir empoisonné son mari avec de l'arsenic qu'Orfila, le savant, avait trouvé dans le cadavre, Raspail, l'ignorant, lui répondit, en frappant sur le dossier de son fauteuil : " De l'arsenic monsieur, il y en a partout, même là-dedans ! "

Mme Lafargue fut condamnée, mais grâce à la clairvoyance de Raspail, elle fut plus tard... trop tard, réhabilitée.

Done, quoiqu'il y ait de l'or partout—j'entends par là, non seulement les mines aurifères, mais les mines que tout travail promet à l'énergie et à la persévérance—beaucoup sont partis pour des régions lointaines, fascinés par cet aimant diabolique, et chacun se promet de revenir *millionnaire*.

Tant mieux pour eux, mais je crains qu'ils ne s'illusionnent, et que cette expédition ne ressemble, *plus est dorée la pilule qu'on leur fait gober*, à l'expédition du Brésil, où le café devait se trouver tout prêt à boire dans des tasses en porcelaine de Saxe.

Done, pour moi, je ne crois guère au résultat pratique de cette expédition.

Oh ! je sais bien qu'il y aura comme pour le Paradis, ce vrai royaume de l'or, beaucoup d'appelés... et peu d'élus, mais enfin je n'y crois pas, et voici pourquoi.

Qu'il y ait de l'or au Yukon, je le veux bien croire, —il y en a bien dans la Beauce, dans les cantons de l'Est, et on commence à en trouver aux portes de Montréal—mais ce dont je doute, c'est qu'il y en ait autant que quelques intéressés le disent.

S'il y en avait autant qu'on le dit, nul doute que les accapareurs, les affamés, les mangeurs, les viveurs d'or, tels que les Vanderbilt, les Gould et les Mackay, sans compter les autres, auraient déjà organisé une expédition *monstre* pour augmenter leurs *petits revenus*. Or, on ne voit rien de cela.

C'est un point qui vaut la peine d'être mentionné.

Mais ils sont assez riches, ces gens là, me dira-t-on.

C'est possible, mais la soif de l'or ressemble à celle de l'ivrogne... plus il a bu, plus il veut boire.

C'est ce qui me fait croire que ces gens là, n'ayant pas voulu prendre de bouillon, d'autres, les attirés, les partants, les aveuglés par la poudre qu'on leur jette aux yeux, le prendront à leur place, et je fais certainement des vœux sincères, au milieu de mes alarmes, pour que ce ne soit par un bouillon... *de onze heures* !

Maintenant, en supposant qu'il y ait de l'or, voire même qu'il y en ait beaucoup, voyons approximativement ce qu'il en faudrait pour bombarder un homme millionnaire en un an.—c'est la prétention de chacun des englués—voyons, dis-je, la quantité qu'il faudrait.

Et d'abord supposons qu'ils ne sont au nombre que de *quatre mille*. (car on nous affirme qu'il y en aura trente mille sous peu), tous ces piocheurs de... bonne volonté et de bonnes intentions.

Or, quatre mille voulant gagner chacun son million — c'est l'ambition — cela représente *quatre milliards... de piastres*... c'est-à-dire une somme qui donnerait à chacun des habitants du globe, la modeste somme de... *une piastre*.

Mais ne soyons pas si gourmand, et réduisons d'un dixième la production et l'ambition, c'est à dire, attribuons à chaque mineur *cent mille piastres* seulement, ce qui demande un rendement de *quatre cent*

millions ; enfin, diminuons encore d'un dixième, c'est, à-dire, *dix mille piastres* pour chacun, ce qui nous mène à *quarante millions* ; enfin, descendons toujours, car c'est le meilleur moyen de s'élever, n'accordons plus que *mille piastres* à chaque tête, et nous arriverons au modeste chiffre de *quatre millions de piastres* qu'il faut trouver, pelleter et empocher, etc...

Lecteurs, je vous laisse la continuation du problème car je n'ai jamais tant calculé de ma vie, et après avoir calculé par vous-mêmes, combien tout cela représente de coup de pics, de pioches, de pelles, de tonnes et tout le tremblement, je crois que vous direz comme moi : que tout ce que ces chercheurs rapporteront d là-bas, ce sera... *une triste mine*.

Mais descendons des chiffres, des hauteurs incommensurables et des profondeurs mystérieuses et diaboliques du Yukon ou Klondike, et revenons terre à terre pour nous rafraîchir l'esprit, le cœur et l'âme.

Où trouverons-nous cet élément qui nous rapproche toujours plus de Dieu ? Ce sera dans le dernier écho du sacre du nouvel archevêque de Montréal.

De la cérémonie, je ne vous en parlerai pas, car ce sont de ces choses qu'il faut avoir vues pour les pouvoir comprendre, sentir, apprécier. Je vous dirai, toutefois, ce que j'y ai entendu.

—Oui, disait quelqu'un qui n'a certainement jamais lu Bossuet, en entendant Mgr Emard, on dirait un grand oiseau qui part tranquillement de terre pour s'envoler vers le ciel, ou il reste suspendu.

—Il est bien *chêti*, disait un autre en voyant le nouvel archevêque.

—Oui, le père, répondit une jeunesse, mais en dedans il y a de bon et riche *stuff*... en or...

Que ce soit notre mine, à nous, qui cherchons l'or pur de la vérité.

Antoine P. Chabot

DANS LA PRAIRIE

(Voir gravure)

Les vacances, bientôt, vont finir, hélas !...

Vous allez revenir à la ville, mes petits enfants, reprendre livres et cahiers, et en outre, vous, mes petites chéries, vos travaux d'aiguille et de crochet.

Car je suppose bien que les bonnes Sœurs, ou vos dévouées maîtresses, vous enseignent ce que toute jeune personne doit savoir... Je leur ferais injure en pensant le contraire.

Que de fois, à la campagne, vous êtes-vous promenés tous, fourrageant dans les prés les blanches marguerites et les jolis boutons d'or !

Votre grand ami, qui sait toujours trouver de jolis sujets pour les enfants... et même les parents, m'apporte une délicieuse gravure que vous trouverez dans ce numéro.

Il me semble vous voir, gracieux petits anges, butinant des fleurs ; faisant des gerbes de ces beaux iris dont le bleu n'est pas plus bleu que vos jolis yeux ; de ces belles marguerites dont le blanc n'est pas plus blanc que vos douces âmes d'enfants, aimant le Bon Dieu et vos parents, n'est-ce pas vrai ?

Mais vous êtes fatiguées : un moment de repos dans ce calme bienfaisant de la nature, dans ces délicates senteurs de la prairie, vous permet de donner une caresse à votre fidèle Médor, qui en paraît bien content !

Avec notre gracieux poète, Mme Desbordes-Valmore, je vous dirai : " Restez enfants, " oh ! oui, restez enfants ! Je le dis aux petits garçons comme aux petites filles.

Aimez bien vos parents, ces bons parents à qui vous devez tout : les rendant heureux, c'est vous, mes chéris, qui ferez votre bonheur !—F. P.

PAYSAGE

*Les arbres comme autant de vieillards rachitiques,
Flanqués vers l'horizon sur les escarpements,
Tordent de désespoir leurs torses fantastiques
Ainsi que des damnés sous le fouet des tourments.*

*C'est l'Hiver ; c'est la Mort ; sur les neiges arctiques,
Vers le bûcher, qui flombe aux lointains compemets,
Les chasseurs vont fouettant leurs chevaux athlétiques
Et galopent, frileux, sous leurs longs vêtements.*

*La brise hurle ; il grêle ; il fait nuit, tout est sombre
Et voici que soudain se dessine dans l'ombre
Un farouche troupeau de grands loups affamés ;*

*Ils bondissent, essaim de fauves multitudes,
Et la brutale horreur de leurs yeux enflammés
Allume de points d'or les blanches solitudes.*

EMIL NELLIGAN.

Montréal, août 1897.

UNE CHASSE AUX TIGRES

Il ne s'agit pas ici de ces merveilleux événements tels que les racontent certains chasseurs des dimanches, de la famille de M. de Crac, lorsque, fatigués, l'estomac aussi vide que leur carnassière, ils rentrent de leurs exploits, après avoir toutefois acheté en passant chez le marchand de gibier un lièvre qui leur fournisse l'occasion de vanter la ruse de l'animal, la bonté de leur chien et leur propre adresse. Il est question ici d'une chasse contre des animaux plus dangereux que les lièvres et les chevreuils, la chasse aux tigres et aux léopards. Voici comment l'a racontée un officier anglais.

Le Bundelcund est le désert de l'Inde. La main de l'homme n'a pas encore essayé d'y nettoyer la terre des broussailles épaisses dont elle est partout hérissée. Le sol marécageux de cette contrée est tellement malsain, qu'il ne s'est encore trouvé que bien peu d'individus, quelque pauvres et misérables qu'ils fussent, qui aient eu le courage de s'y établir. J'avais à traverser ce pays pour rejoindre mon régiment. Mortellement ennuyé de ma captivité à bord du petit bateau sur lequel j'avais lentement à travers les plaines du Bundelcund, je résolus de mettre pied à terre au premier endroit qui m'offrirait l'aspect agréable d'une habitation humaine. Sachant que tout le pays était infesté par des animaux sauvages et féroces, je ne me laissai pas tenter par une foule de sites admirables, mais solitaires, devant lesquels je passais. Enfin, j'arrivai à un petit groupe de huttes indiennes, situées à environ un demi-mille du fleuve. J'ordonnai aussitôt à mon pilote d'aborder et d'amarrer le bateau au rivage ; puis, jetant mon fusil sur mon épaule, je me dirigeai droit vers les huttes. Mon approche n'eut pas été plus tôt signalée, que deux Indiens, entièrement nus, à l'exception de leurs petits *langoutes*, accoururent à ma rencontre, et me prévinrent que je marchais sur un sol perfide et criblé tout à l'entour de trous cachés. Ils m'apprirent que leur unique occupation consistait à creuser ces espèces de fosses, d'environ huit pieds de profondeur, qu'ils recouvraient ensuite de branchages et de broussailles. C'est ainsi qu'ils s'emparaient des bêtes sauvages ; celles-ci, croyant marcher ou courir sur un terrain solide, tombaient tout à coup dans le piège, et se trouvaient livrées sans défense à la merci des Indiens, qui les tuaient, les dépouillaient pour vendre leur peau, et allaient réclamer des autorités la prime offerte pour chaque tête de tigre.

Ils avaient, depuis un an, capturé une vingtaine de ces derniers. Deux d'entre eux, il est vrai, avaient été tués par les bêtes féroces ; mais leurs compagnons, considérant ces accidents comme l'effet naturel de la prédestination, en paraissaient peu affectés. Il était déjà tard : je les envoyai chercher les nattes sur lesquelles je dormais habituellement, et je résolus de passer la nuit dans une de ces huttes. Les Indiens m'avaient promis de me faire assister, au point du jour, à une chasse curieuse ; avec une pareille pro-

messe, on m'aurait fait faire la moitié du tour du globe ; aussi n'avais-je pas hésité à accepter leur offre.

Après avoir pris un peu de riz et nettoyé mon fusil, dont un canon était toujours chargé à balle et l'autre avec du gros plomb, je préparai mes munitions de chasse pour le lendemain, occupation fort intéressante lorsqu'on se trouve isolé comme je l'étais ; je me couchai ensuite, avec la précaution de fermer la porte aussi bien que je le pus, car je n'aimais pas la figure et les manières d'un des Indiens, et je commençais déjà à me repentir de m'être mis aussi complètement à leur discrétion. Mes domestiques, que je regrettais de n'avoir pas amenés avec moi, étaient à un demi-mille de distance. Les gens au milieu desquels je me trouvais étaient des hommes d'un caractère farouche, d'une taille et d'une force athlétiques, accoutumés à combattre les bêtes féroces ; avec la facilité qu'ils avaient de transporter leur résidence d'un lieu dans un autre, pouvant, dans les vastes solitudes du Bundelcund, défier toutes recherches, d'une cupidité proverbiale, et comptant la vie pour rien, qui me garantissait que ces hommes ne se jetteraient pas sur moi pour m'assassiner ? J'avais eu l'imprudence de leur laisser voir ma bourse pleine de roupies, et je leur avais vanté les qualités de mon fusil, objet plus précieux encore pour eux que l'or. Qui pouvait les empêcher de se rendre maîtres de tout cela ? Rien. Je comprenais le danger de ma position, et, refoulant ces pensées dans mon esprit, je tombai dans un sommeil léger et inquiet.

Il devait être environ une heure du matin lorsque je fus réveillé par un bruit sourd : plusieurs personnes s'entretenaient à voix basse près de la petite fenêtre de ma hutte, qui n'avait pour fermeture qu'un mauvais volet, ou plutôt une espèce de châssis garni d'herbes desséchées. Je me traînai doucement de ce côté, et, à mon grand émoi, je les entendis exprimer leurs intentions féroces :

— Depuis quand, demanda une voix que je n'avais pas encore entendue, le tenez-vous ?

— Depuis hier au soir, à la tombée de la nuit.

— Et avez-vous écouté depuis, pour vous assurer s'il ne bougeait pas ?

— Oui, et nous croyons qu'il dort.

— En ce cas, c'est le moment de tomber sur lui. Mais, comme vous dites qu'il est fort, il faut manœuvrer avec prudence. Comment l'attaquerons-nous ?

— Je pense, répondit un des interlocuteurs, que le meilleur moyen sera de lui tirer des flèches empoisonnées.

— C'est bien ; mais s'il sort ?

— S'il sort, nous l'acheverons avec nos couteaux.

— Les avez-vous sur vous ?

— Pas encore.

— Eh bien donc, dépêchez-vous, dit celui qui paraissait être le chef ; courez les chercher et nous expédierons l'affaire le plus tôt possible. Je serai ici dans cinq minutes.

Et je les entendis se séparer brusquement et partir de différents côtés.

Le cœur palpitant, j'écoutai jusqu'à ce que le bruit de leurs pas se fût éteint dans l'éloignement ; alors, saisissant mon fusil, je résolus de chercher à m'échapper, ou, dans tous les cas, de vendre ma vie aussi cher que possible, en rase campagne, d'où un coup de fusil pourrait être entendu de mes gens à bord du bateau. L'instant d'après, j'avais franchi la porte, et, avec la rapidité de l'éclair, je m'élançai dans la direction que je croyais être celle du lieu où ma barque était amarrée.

La lune brillait avec éclat, et je courais sans songer à d'autre danger que celui d'être poursuivi par cette bande de meurtriers au milieu de laquelle j'avais eu le malheur de tomber. Les hurlements du chacal et du fayo, les rugissements des bêtes de proie et les cris des oiseaux sauvages, troublés dans leurs retraites, ajoutaient à l'horreur de la scène. Tout à coup j'aperçus quelque chose bondir au milieu des broussailles, et j'entendis les branchages craquer sous la pression d'un corps plus pesant. Un grognement sauvage, accompagné d'une espèce de sifflement particulier, semblable à celui du chat, et une paire d'yeux étincelants au milieu de l'obscurité, m'apprirent que j'étais

poursuivi par un tigre. Je me crus perdu. Encore un bond, et j'étais au pouvoir de mon farouche ennemi. Je n'eus pas même le temps de faire une prière. Je me précipitai en avant avec toute l'énergie du désespoir, et au même instant je ressentis une violente commotion, des étincelles jaillirent de mes yeux, tous mes membres furent comme disloqués. J'étais tombé dans une fosse, et, au moment où je tombais, le tigre avait bondi par-dessus moi.

Revenu de l'étourdissement produit par cette chute, et soulagé pour le moment de la frayeur que j'avais éprouvée, je me hasardai à lever les yeux. A la clarté de la lune, j'aperçus le tigre couché à plat ventre au bord de la fosse, guettant avec une anxiété sauvage le malheureux qu'il semblait évidemment considérer comme une proie qui ne pouvait lui échapper. Ses yeux brillants suivaient tous mes mouvements, et je me blottis le plus bas que je pus, afin d'être hors de la portée de sa griffe meurtrière.

Comme mes yeux commençaient à se familiariser avec l'endroit où j'étais, j'aperçus, à ma grande horreur, un long serpent noir, qui essayait de remonter contre les parois de la fosse. N'y pouvant parvenir, il sembla hésiter s'il ferait une nouvelle tentative pour s'échapper ou s'il attaquerait l'intrus qui tremblait devant lui. Il parut enfin s'arrêter à ce dernier parti ; il se dressa tout à coup, fixant sur moi ses yeux verdâtres et étincelants, il se préparait à s'élançer. Je sautai sur mes pieds ; mais à peine étais-je debout, que je sentis la chair de mon épaule déchirée par les ongles du tigre, à la portée duquel je m'étais imprudemment exposé en me levant. L'animal, en faisant ce mouvement, avait dérangé les branchages qui étaient au bord de la fosse ; mon fusil tomba à mes pieds. Malgré mon sang qui coulait et la vive douleur que je ressentais, j'eus encore assez de force pour le ressaisir, et, faisant aussitôt feu sur le serpent, je le tuai au moment où il allait se jeter sur moi.

La détonation de mon arme sembla redoubler la férocité du tigre, qui essaya alors de descendre dans la fosse. Je commençai à examiner sérieusement s'il ne valait pas mieux me livrer tout de suite à cet animal furieux que de rester plus longtemps dans cette terrible position. J'eus le vertige ; le désespoir semblait ébranler ma raison. Je savais que la compagnie du serpent ne tarderait pas à venir le rejoindre. Déjà la terre commençait à s'ébouler sous les griffes impatientes du tigre. La nature humaine allait succomber, lorsque tout à coup un rugissement épouvantable se fit entendre, et le tigre, traversé de plusieurs dards empoisonnés, se roula dans les convulsions de la mort. L'instant d'après paraissent mon hôte de la veille et mes amis, qui s'empressent de me tirer de la fosse. On pousse des cris de joie en me retrouvant à peu près sain et sauf, on me félicite, et les Indiens surintendants paraissent heureux de m'avoir sauvé.

Que signifie donc leur conduite ? Le mystère fut bientôt éclairci. Ils m'expliquèrent, en me reconduisant à mon bateau, qu'ils venaient de tuer un beau léopard, qui était tombé, la veille, dans une de leurs fosses, et que c'était le sujet de leur conversation dans laquelle j'avais cru voir un complot contre ma vie. Ils revenaient de cette expédition lorsqu'ils avaient eu le bonheur d'arriver à temps pour me sauver.

JULES DE WALCOURT.

BIBLIOGRAPHIE

Jubilé sacerdotal de Mgr L.-Z. Moreau, évêque de Saint-Hyacinthe. — Imprimerie A. Denis, Saint-Hyacinthe.

Tel est le titre d'une superbe brochure in-12 de 220 pages, publiée par un admirateur de l'illustre évêque. S'il ne signe pas, il met du moins, dans ces lignes, son cœur aimant faisant palpitier celui du lecteur.

Ce livre nous montre la carrière du bon évêque, carrière si bien résumée dans la devise de Mgr Moreau : *Omnia possum in Eo qui me confortat.*

C'est là tout le secret de ce dévouement, de cette noblesse, de cette charité, formant l'essence de la vie

du prélat : et s'il est vrai—c'est l'Ecriture sainte qui nous le dit—que Dieu suscite à son peuple des pasteurs de son choix ; s'il est vrai—c'est l'Ecriture Sainte encore qui nous le dit—que les peuples ont les gouvernants qu'ils méritent, combien heureuse et fière doit être la population du diocèse de Saint-Hyacinthe, de posséder un tel Apôtre, un tel guide, un tel gouverneur.

Nous répétons le mot : un tel gouverneur. En effet : Dieu a donné, aux Apôtres et à leurs successeurs, la mission immédiate de diriger et d'instruire les peuples ; l'école rationaliste, dont les idées subversives ont bouleversé l'Europe, a déversé jusqu'au Canada ses théories sapant toute autorité. Et nous assistons à ce spectacle curieux, en même temps qu'il soulève le dégoût, de catholiques se disant fils soumis de l'Eglise—mais jetant l'outrage à la face de nos vénérés Pasteurs—! Il serait temps, si l'on veut imiter les gens de par delà l'Océan, de faire comme eux, et d'abandonner ces vieilleries surannées : rationalisme, matérialisme, panthéisme, toutes choses finissant, suivant le mot si juste de Thiers, dans l'imbécillité, le sang et la honte.

Voilà pourquoi la vie de saints évêques comme NN. SS. Bourget, Moreau, Lalleche, en un mot, de tous nos évêques du Canada, fait du bien, retrempe la Foi, avive l'Espérance, produit cette sublime vertu de la Charité !

Une prime sans rivale.—Offrir 50 mille francs à ses lecteurs, voilà certainement le tour de force le plus merveilleux qui ait jamais été réalisé par une publication.

C'est ce que viennent de faire les *Lectures pour tous*, le supplément-prime de l'*Almanach Hachette*. Il contient 24 articles inédits.

Les *Lectures pour tous* sont enrichies de 310 illustrations reproduisant les scènes les plus curieuses, depuis la réception des Cardinaux à l'Elysée, jusqu'à l'ascension des pics neigeux par nos courageux alpins, ou encore les scènes poignantes de la vie du pauvre à Paris. Cette abondance et cette diversité des gravures donnent au volume l'allure vivante d'un cinématographe.

Les *Lectures pour tous* publient les résultats des concours de l'*Almanach Hachette* et la liste des 2,300 lauréats, ainsi que les noms de l'orphelin et de l'orpheline dotés chacun de 600 francs par l'*Almanach Hachette*.

Ce charmant recueil, qui s'adresse à tous, offre la lecture en famille la plus intéressante, la plus instructive et la plus variée. Il ne coûte que 50 centimes (10 centimes pris en France), et est en vente partout.

TRAVAUX DE DAMES

BERCEAU MOISE ORNÉ DE DENTELLES

Ce genre de berceau, assurément moins commode que les autres, est cependant fort joli lorsqu'il est bien orné. Il convient plus particulièrement à une petite maman qui a à s'occuper de son ménage tout en gardant son bébé, mais c'est aussi le nid charmant où reposera le chérubin sitôt venu au monde.

Ce petit berceau se déplace facilement et ne tient pas grande place.

Notre modèle, très élégant, peut se simplifier de beaucoup par l'emploi de matériaux moins coûteux ; cependant il est si coquet qu'il serait dommage d'en trop changer l'aspect. On remplacera les dentelles par de la mousseline festonnée au bord ; le couvre-pied en satin fera très bien aussi en satinette, et une dentelle au crochet, très ajourée, sera suffisante pour l'oreiller. On choisira, dans ce cas, une dentelle faite avec du fil assez fin.

Nous allons donner d'abord la description du berceau, tel qu'il est représenté sur notre gravure, puis la manière de le garnir autrement.

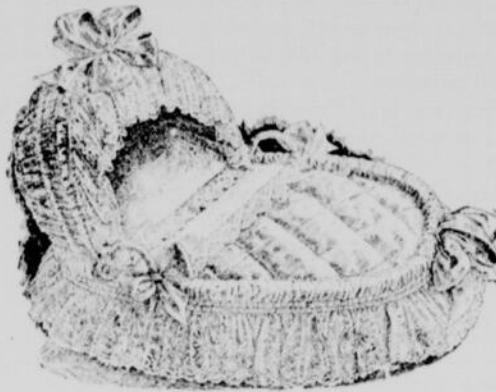
On prend un grand morceau de satinette assez large pour pouvoir la rabattre à l'intérieur du berceau, après en avoir garni entièrement les bords d'une légère cou-

che d'ouate. On égalise les plis et on les retient à l'intérieur par des points traversant l'étoffe et passant à travers l'osier.

Cette satinette se recouvre ensuite de mousseline froncée tout autour et surmontant un volant de dentelle également froncé, avec petite tête.

Nous avons dit que cette dentelle pouvait parfaitement se remplacer par de la mousseline ou un volant de broderie.

On enroule les anses de rubans partant d'un chou et se terminant à l'autre extrémité par un nœud.



BERCEAU MOISE ORNÉ DE DENTELLES

Le fond du berceau est bouillonné, avec trois petites têtes de volant. Au bord de la capote, on coud une dentelle et on en orne le haut d'un gros nœud de ruban.

La taie d'oreiller est arrondie dans le haut et coupée horizontalement de l'autre, et garnie d'une dentelle aux fuseaux.

On confectionne le petit couvre-pied en soie ou en satinette, piqué ou fait au crochet tunisien avec de la grosse laine.

On pourrait mettre à ce berceau des rideaux retombant jusqu'au pied, mais des rideaux très clairs pour préserver simplement le bébé de la piqure des insectes. On supprimerait alors la dentelle.

Le capote peut se garnir aussi de simples bouillonnés de mousseline, se faire avec fond de satinette et bords à petit volant surmonté d'une tête de fronces. On emploiera de la percaline en guise de satinette, mais il n'y a pas d'économie à réaliser pour un objet de si peu de durée et de dimensions si modestes.

La meilleure place d'un berceau Moïse est à terre, à l'abri des rayons du soleil ; sur une table, lorsque l'enfant devient assez fort, il pourrait le faire vaciller, tandis que sur un tapis il n'y a pas de danger.

On trouve toujours dans les grands magasins, en dehors des soldes, des pièces de dentelle imitation, pouvant servir à orner un berceau ; une belle broderie faite par soi-même sera tout aussi pratique et tout aussi durable.

Un petit transparent de couleur sera également bien sous la mousseline comme sous la broderie et les nœuds de ruban s'harmoniseront avec lui.

Comme les prévisions des jeunes mamans ne s'accomplissent pas toujours et qu'un berceau Moïse est de première nécessité, on gardera les couleurs pour l'autre berceau, celui du second âge.

Le carré d'étoffe sur lequel on pose le berceau pour le garnir sera assez grand pour pouvoir fixer les plis à l'intérieur ; le volant se fait de droit fil.

On emploie 2½ verges de dentelle ou même davantage, si l'on préfère des fronces plus serrées.

SYLVIANE.

LES BIJOUX A LA MODE

Etant donnée leur vogue, pour nos toilettes de jour aussi bien que pour le soir, les bijoux doivent être nombreux dans une corbeille de mariage. En plus des boucles d'oreilles, des bagues, des bracelets, des broches et de la montre qui sont indispensables, on offrira donc de séduisants bijoux de fantaisie, tels qu'une parure de boutons pour corsage-chemisette, une chaîne de cou mi-longue pour y suspendre la montre accompagnée d'une jolie breloque en or mat ou incrustée de pierreries, une épingle à chapeau, etc.

FAITS SCIENTIFIQUES

Manière de recuire l'acier fondu.—Il existe deux moyens pour recuire l'acier fondu : 1o. On peut faire chauffer l'acier au charbon de bois jusqu'à ce qu'il ait atteint la température rouge cerise ; on le met alors vivement dans les cendres ou le poussier du charbon sec, pour le laisser refroidir ; 2o. On peut faire chauffer, toujours lentement, l'acier à la forge au rouge cerise ; on le martelle alors jusqu'à ce qu'il soit bleu et on le plonge vivement dans l'eau.

Les poteaux télégraphiques en papier.—Telle est la dernière invention, dont nous dote l'industrie du papier.

Pour donner à la pâte la consistance nécessaire, on ajoute du borax, du sel, quelques autres substances encore, et la presse hydraulique lui donne la forme cylindre creux.

Il paraît que ces poteaux en papier sont de beaucoup préférables aux poteaux en bois, non seulement parce qu'ils sont infiniment plus légers mais encore parce que leur résistance aux influences atmosphériques est bien plus considérable.

La pénétration des rayons solaires dans la mer.—Les rayons solaires peuvent pénétrer dans l'eau de mer jusqu'à une profondeur de 1,470 pieds lorsque celle-ci est particulièrement claire. Des essais poursuivis dans la Méditerranée, à 7½ lieues des côtes de la Corse, ont permis de constater ce fait. Mais en général à une profondeur de 155 pieds, la lumière solaire n'est plus comparable qu'à celle de la lune ; à 310 pieds elle ne produit plus que l'effet d'un faible crépuscule, et à 620 pieds règne l'obscurité complète. On sait d'ailleurs que les coraux colorés de l'océan Indien sont parfaitement visibles à une profondeur de 155 pieds, et que la mer des Caraïbes, dont les eaux sont particulièrement limpides, laisse voir le fond à de plus grandes profondeurs encore.

Développement des muscles par l'électricité.—Les applications de l'électricité à la médecine ne sont plus discutables ; mise entre les mains expertes et savantes l'électricité constitue assurément un moyen de traitement parfaitement efficace et scientifique. Son action sur les muscles est particulièrement frappante et nous verrons peut-être, si nous en croyons les journaux américains, la gymnastique électrique se faire une place spéciale à bref délai.

Il résulte, en effet, d'observations sérieuses que le poids des muscles peut être augmenté dans des proportions pouvant atteindre jusqu'à 40 pour 100 lorsqu'on les soumet à l'action répétée d'un courant électrique. Cette augmentation de poids correspond à un développement normal du muscle, obtenu sans recourir à une gymnastique fatigante. Il suffit de s'étendre sur une chaise longue et de soumettre le ou les membres à l'action du courant.

Amélioration des récoltes par l'électricité.—Un journal français, *La Betterave*, nous parle d'expériences faites, le 4 novembre dernier, dans un champ appartenant à MM. Bulteau, agriculteurs, à Pont-à-Marc (France). Des plaques cuivre et zinc accouplées avaient été enfoncées dans la terre et devaient produire un courant électrique susceptible d'agir sur la végétation.

La graine que l'on avait semée était une graine de betterave étrangère, fournie par une sucrerie voisine. A côté du champ d'expérience, il s'en trouvait un second, pris comme témoin, qui avait reçu la même graine, semée dans des conditions identiques. Les betteraves des deux champs ayant été arrachées, on constata que le poids et la densité des betteraves électrisées étaient notablement supérieurs aux poids et à la densité des betteraves non électrisées.

DÉBUTS POÉTIQUES

SOIR D'ÉTÉ

Comme des flèches d'or dans la voûte azurée,
Les étoiles filaient ; et leur trace dorée
Sillonait d'un long trait le fond pur du ciel bleu,
Mettant dans le lointain l'horizon tout en feu.
On eût dit de la nuit une riche couronne
De diamants épars dont la clarté rayonne.
Sur les bords des chemins, les prés aux doux tapis
En un mol abandon s'étendaient assoupis.
L'élégante verdure avec ses herbes fines
Recérait du sommet jusqu'aux flancs les collines.
Mes regards éblouis erraient sur les grands bois :
J'admirais en moi-même et demeurais sans voix,
Le cœur tout embrasé par de soudaines flammes.
... Dans l'espace, je crus voir flotter des âmes...
Les étoiles couraient avec rapidité
Filant, filant toujours dans cette immensité :
La brise d'Orient glissait dans la nuit sombre
Caressant doucement les grands troupeaux dans l'ombre.
La lune au firmament éparpillait ses reflets,
D'une teinte argentée éclairant les guérets.
Au loin dans la campagne une ligne rougeâtre
Ajoutait au décor de ce joli théâtre.
Emu par la splendeur de l'œuvre du Très-Haut,
J'oubliai cette terre : et regardant plus haut,
Vers Lui je m'élançai, ressentant en mon âme
D'un bonheur infini la délirante flamme !...

JOSAPHAT VERNER.

Sainte-Cunégonde, juillet 1897.

CHRONIQUE EUROPÉENNE

PARIS, 24 juillet 1897.

La pesante chaleur est continue, avec le grand soleil qui nous brûle.

Le soir, cependant, une bonne brise vient disperser les ardeurs du jour et souffler un doux parfum à la nuit qui chante les bourdonnements lointains au-dessus de Paris.

Du théâtre de la Tour-Eiffel, où on jouait, hier soir, une très spirituelle revue, je regardais dormir la Ville-Lumière et j'écoutais les bruits qui montent dans la nuit.

Je croyais voir de magnifiques jardins illuminés grandiosement et arrangés avec un art divin.

De là, on semble entendre bruire le suprême et l'exquis des choses qui font de Paris la cité des mystères invitants, des grandes douleurs comme des plaisirs extrêmes, et tout ce que clame la Renommée—cette énorme et immense voix qui élève où abîme les hommes, à son caprice.

Au-dessous de nous, la géante masse de fer qu'est la tour Eiffel, se dresse dans le ciel comme si elle y faisait une trouée.

Le globe de lumière à la changeante couleur éclaire Paris dont il est le phare le plus beau défiant les étoiles accrochées au bleu de haut.

Perdus dans l'obscurité, les glorieux monuments de la grande ville paraissent dormir dans une mystérieuse grandeur dont le charme est infini.

Et, de ce Paris magiquement beau avec ses innombrables lumières qui se perdent dans l'infini de son étendue, on garde un souvenir impressionnant.

Jeudi soir.

La Société Canadienne de Paris recevait sir Wilfrid Laurier, premier ministre du Canada.

Dès 8½ heures arrivèrent aux salles de la Société, 5, rue de Beaune (Hôtel de France), des compatriotes impatients de saluer notre brillant premier ministre. Ils durent attendre longtemps, car M. Laurier n'arriva qu'à dix heures, pour ne repartir qu'à une heure du matin.

M. Fabre avait fait organiser, pour le même soir, un dîner et enfin une réception à laquelle n'assista point le premier ministre, mais qui retint Madame Laurier.

Après un joli discours de réception par notre président le Dr LeCavalier, M. Laurier parla en termes très aimables pour notre société. Il dit aussi : "Tou-

jours il y aura des conservateurs, je l'espère, et des libéraux, j'en suis sûr..." il fit encore plusieurs autres fines allusions à la politique canadienne et expliqua pourquoi il avait accepté des titres et des décorations.

"On sait comment j'ai toujours considéré ces titres que j'aurais refusés en toute autre circonstance.

"Mais ils m'étaient offerts par une femme, une femme et une reine, alors, pouvais-je, sans manquer à la galanterie de notre race française, refuser des honneurs qu'on m'offrait d'une telle manière ?..."

A ces charmantes paroles, M. Louis Herbette, conseiller d'Etat, répondit par un magistral discours dans lequel il clama, aux applaudissements de tous, ce qu'avait été le rôle chevaleresque de la France et ce qu'il est encore.

Pendant plus d'une heure il nous tint sous le charme de sa parole facile et vibrante.

Puis, M. Jean Sévère, poète français, ami des canadiens, lut les jolis vers qui suivent :

SALUT AU CANADA

A Sir Wilfrid Laurier

Beau pays ! Les récits d'âmes aventureuses
Des bords du Saint-Laurent aux Montagnes-Rocheuses,
Nous ont dévoilé tes secrets ;
Charmés, nous ne pouvons évoquer sans regrets
Québec et Montréal, tes deux cités fameuses,
Tes grands fleuves et tes forêts !

Terre du souvenir, terre de l'espérance,
Salut, ô Canada, salut, ô vieille France,
Terre de liberté !
Nous admirons ton ciel, ton climat, ta beauté,
Nous gardons du passé la douce souvenance,
Nous l'acclamons avec fierté !

Cartier, Champlain, Montcalm ont consacré ta gloire !
Mais ce n'est pas assez d'exalter leur mémoire
Et leurs exploits prodigieux
Car, combien de tes fils, émules de ces preux,
Auront, pour leurs vertus, leur place dans l'Histoire
A côté de nos grands aïeux !

Nous voulons taire ici les luttes de naguères ;
Qu'importe maintenant le résultat des guerres,
Qu'importe l'espoir du vainqueur ;
Les revers d'autrefois nous laissent sans rancœur
Puisque, malgré le sort, nous sommes toujours frères
Par le langage et par le cœur !

Quand vous aborderez sur la rive chérie
Où des êtres aimés d'une voix attendrie
Célébreront votre retour,
Pour nous, Français, saluez les à votre tour !
— Salut au Canada, votre belle patrie
Que nous aimons d'un même amour !

JEAN SÉVÈRE.

Au nom du comité de réception, je proposai la Présidence d'Honneur de la Société Canadienne de Paris, à Sir Wilfrid Laurier. Notre Président et ami, le Dr LeCavalier appuya ma proposition qui fut acceptée d'une manière très aimable par notre premier ministre.

Enfin, la soirée fut d'autant plus agréable que chacun put causer quelques minutes avec M. Laurier, et ces minutes ne s'oublieront point.

Assistaient à cette brillante mais cordiale réunion : Mmes Ch. Dion, J.-E. Dubé, Prévost, Miles J. Gay et C. Sanford et MM. Sir Wilfrid Laurier, Louis Herbette, conseiller d'Etat, A.-D. Decelles, d'Ottawa, A.-E. Poirier, Révd frère Charbonneau, Edouard Richard, ancien député, Colonel A. Labelle, Capitaine J. Peltier, Dr D. LeCavalier, Raoul Barré, Dr Louis Gauthier, Dr J.-S. Robinson, Dr N. Guillet, Louis Larose, ancien compagnon de collège de M. Laurier, Prof. Chs Dion, Jean Sévère, A. Desloges, E. Leduc, A. Prévost, J.-O. Marchand, J.-A. Raby, Dr N. Roy, A. Emard, Paul Ostigny, Jobson Paradis, J.-E. Dubé, D. Doumie, F.-X. St-Charles, J. Colas, A. Bolté, Eugène Bourassa, Hercule Boué, Chs.-L. de Martigny et R. Brunet.

En partant, M. Herbette invita les Canadiens à aller passer la soirée de mercredi chez lui avec notre premier ministre.

La Société Canadienne de Paris a envoyé un superbe bouquet, avec un très délicat dessin de notre artiste M. Raoul Barré, à Lady Laurier.

Sir W. Laurier, en nous serrant la main, nous a dit : au revoir, à bientôt.

Et, dans quelques jours, nous boirons encore le champagne à la santé de notre premier ministre, dans un banquet donné par lui à toute la colonie Canadienne.

Notre compatriote et ami, le Dr Louis Gauthier, de Québec, et à Paris depuis plus d'un an, vient d'être nommé chef de la clinique de l'éminent oculiste Ch. Abadie.

Depuis son arrivée ici, le Dr Gauthier avait toujours suivi, avec beaucoup d'assiduité, les cours du célèbre professeur qui lui donne maintenant une haute preuve de confiance.

Nous félicitons d'autant plus le Dr Gauthier que nous sommes particulièrement heureux de cette distinction méritée.

Le docteur Charles-Auguste Prévost vient de passer sa thèse et est maintenant docteur en médecine de la Faculté de Paris.

Le Dr Prévost ira étudier quelques mois chez les célèbres spécialistes de Berlin et de Vienne, après quoi il partira pour se fixer à New-York.

Voilà plus de dix ans que notre compatriote étudie ici, avec succès.



DR CHARLES-AUGUSTE PRÉVOST

Il a pendant ce temps, été attaché à plusieurs hôpitaux et surtout à des cliniques particulières traitant les maladies des yeux, de la gorge et du nez.

L'illustre professeur de Wecker fut pour lui autant un ami qu'un maître.

Sa thèse sur les *Mycosis du Pharynx*, appelée sur lui l'attention des médecins distingués.

LE MONDE ILLUSTRÉ, qui publie aujourd'hui son portrait, lui envoie ses bravos les plus sincères.

Edouard Brunet

P.-S.—A titre de renseignement, je me permets de dire au journal *Les Nouvelles* et à mon confrère F. X. de Martigny, qu'il y avait une foule d'erreurs dans l'article publié sur les sociétés canadiennes de Paris.

1° Il n'y a pas dix-sept ans mais sept ans que la première "Boucanne" a été fondée ; puis elle tomba faute d'organisation et pendant plus d'un an il ne fut plus question d'elle.

2° Elle fut ressuscitée en septembre dernier par ceux de nos compatriotes qui ne voulaient pas d'élections et qui n'étaient pas en majorité à l'assemblée générale.

de la Société Canadienne de Paris, tenue au Café de Fleurus le 19 septembre 1896.

3° Les fondateurs de la Société Canadienne n'ont jamais eu la crainte dont il est question dans *Les Nouvelles* du 4 juillet, au contraire, car la Société est plus prospère que jamais. Et, quand notre confrère écrivait que nous ne sommes que sept membres, on lui a évidemment fait dire une chose contraire à sa pensée. Lui-même qui est membre de notre Société—puisqu'il a signé le registre, ce qui est la condition voulue—sait très-bien que tout variable qu'est le nombre de nos membres, on peut affirmer qu'il est continuellement de vingt à trente, ce qui est déjà joli pour le petit nombre que nous sommes ici.

4° Parmi ceux mentionnés comme faisant partie de la "Boucane," il y a également quelques erreurs et notre secrétaire, le Dr L. Gauthier a déjà reçu trois lettres de protestation dont voici une :

PARIS, 18 juillet.

A monsieur le secrétaire de la
Société Canadienne de Paris,
Monsieur,

Dans *Les Nouvelles* du 4 juillet dernier, le Dr F.-X. DeMartigny, sous prétexte de faire l'histoire des Sociétés Canadiennes de Paris, m'inscrit comme membre de la société La Boucane. C'est une erreur que je m'explique difficilement, étant de la même société que M. DeMartigny lui-même, c'est-à-dire de la Société Canadienne.

Veuillez agréer, monsieur le secrétaire, mes salutations empressées.

ALFRED DESLOGES, E.E.D.

Chroniqueur du MONDE ILLUSTRÉ, je me permets de répondre à mon confrère des *Nouvelles*, et ce, avec la plus cordiale franchise.—R. B.

AU LAC NOMININGUE

(Voir gravures)

En juillet dernier, une nombreuse et brillante société quittait Montréal en destination de notre Nord-Ouest de la province de Québec, descendant au point terminus de la ligne en construction : *Labelle*, afin de continuer, de là, en voiture ou par eau jus- qu'au lac du Grand Nominique. C'est le sujet de nos gravures.

La question de colonisation—comme les grandes questions sociales, d'ailleurs—à toujours trouvé écho dans le MONDE ILLUSTRÉ : serait-ce un journal des familles, s'il en était autrement ?

Cruce et aratro, disait notre illustre évêque-missionnaire, Mgr Latlèche, en une grande assemblée donnée au Monument National il y a quatre ans bientôt : c'est, en effet, le moyen le plus sûr de réussir.

Le MONDE ILLUSTRÉ peut inscrire avec fierté dans sa devise : *Cruce, calamo et aratro*.

Rien de beau comme notre Nord-Ouest : pourquoi donc ne l'étudie-t-on pas, dans la chaumière comme dans la demeure somptueuse du riche ?

Une des plus belles plumes de notre ville a composé un ouvrage d'un charme infini, où tout est exposé, dévoilé, démontré, de main de maître ; où le conte, l'anecdote, viennent embellir les descriptions, et faire de ce livre un vrai régal littéraire : pourquoi ne le lit-on pas ?...

Ce livre, je l'ai dit déjà—et ce n'est point une réclame que je lui fais : la réclame, c'est à notre jolie province, au sol si fertile de notre Nord-Ouest de Québec, qu'elle s'adresse—; ce livre, c'est *La Colonisation*, par M. le chevalier B.-A.-T. de Montigny, juge, à Montréal. Nos lecteurs conviendront qu'il n'a que faire, lui, savant magistrat, de ma modeste réclame, encore que je sois plein de gratitude à son égard.

Le voyage du Nominique, opéré en juillet dernier, aura, nous le supposons, les meilleurs résultats à tous les points de vue : au point de vue matériel—création de routes, réparations de celles qui existent, établissement de ponts, etc.—au point de vue social : favoriser le colon de bonne foi et de bonne volonté voulant

se rendre là ; le protéger contre les désastres pouvant survenir par les mauvaises saisons, l'incendie, etc.

Si nous l'osions... mais pourquoi pas ? Eh ! bien, nous nous permettons de suggérer à notre ministère provincial de demander, au tout petit Grand-Duché du Luxembourg, ses lois agraires : c'est étonnant de voir ce que peut un gouvernement désireux de procurer le bien-être à ses administrés.

Où, nous osons espérer que le voyage de juillet sera un voyage fructueux ; car nous savons de quel zèle est animé notre ministre de la colonisation, auquel sourit l'avenir : il faisait partie de ceux qui se rendirent au Nominique.

Voici, d'ailleurs, la liste des personnes qui prirent part à cette excursion : nos lecteurs verront, par ces noms honorés, que ce n'était pas uniquement une partie de plaisir que faisaient ces messieurs : L'hon. M. Turgeon, ministre de la colonisation ; l'hon. M. Robidoux, secrétaire provincial ; l'hon. M. Nantel ; M. Major, député du comté d'Ottawa ; M. J. Tessier, député de Portneuf ; l'hon. M. J.-D. Rolland, MM. G.-A. Drolet, B.-A.-T. de Montigny, Dr T.-A. Brisson, L.-E. Carufel, qui s'occupent avec tant de dévouement de la colonisation de notre belle province, appuyant la société dont ils font partie d'un organe excellent à consulter par tous et pour tous : *Le Colonisateur Canadien* ; J.-D. Leduc, L.-E. Beauchamp, J.-P. Demers, S.-J.-B. Rolland, T.-A. Christin, O. Desmarais, Dr Guérin, de Manchester, pouvant être utile à nos frères exilés.

Travaillons tous à cette belle chose : la population de notre vaste territoire ; et faisons-le chacun dans la sphère de notre action : *Cruce, calamo et aratro* !

M. J.-A. Dumas, 112, rue Vitré, jeune photographe plein d'avenir, suivait notre ministre de la Colonisation dans son voyage au Nominique : c'est à cet artiste que nous devons les photographies reproduites aujourd'hui en ce numéro.

Dans la maison de bois rond—si le bonheur y habite, que j'aimerais une maison de bois rond !...— nous voyons, en allant de droite à gauche du spectateur :

D'abord, *debout*, MM. J.-D. Rolland, Dr Bigonnesse, God. Langlois, J. Tessier M.-P., Christin ; reprenant de droite ces messieurs qui sont *assis*, nous trouvons : MM. Drouin, avocat ; Leduc, avocat, de Saint-Scholastique ; hon. Turgeon, ministre de la Colonisation ; Deslauriers ; Corriveau ; G.-A. Drolet ; Dawes ; hon. Nantel ; hon. Robidoux ; Mlle Bigonnesse.

FIRMIN PICARD.

PETITE POSTE EN FAMILLE

J.-L.-A. S..., Ottawa.—Nous suivrons votre bonne lettre en tous points.—Je n'ai aucune connaissance de l'*Impression de lecture*, puisque, disait l'agneau, "je n'étais pas né..." à la direction du MONDE ILLUSTRÉ quand se produisit cette *Impression*. Le parallèle paraîtra dans quinze jours. Vos écrits seront toujours bien reçus.

J.-Eug. G..., Québec.—Pardonnez le long retard apporté à vous accuser réception de votre envoi de *Conseils*. Ne trouvez-vous pas ces conseils un peu... crus, pour pouvoir être crus ?—Nous sommes forcés aussi de vous dire, à notre grand regret, que la forme pêche plus encore que le fond. Et peut-être ne seriez-vous point satisfait, si je me permettais des corrections ou des... conseils. Vous avez de bonnes idées : perfectionnez votre style, tant au point de vue de la grammaire que de la syntaxe. Rien ne forme comme l'étude des bons auteurs : pour votre genre, les *Caractères* de La Bruyère conviendraient ; le tact, l'exquise délicatesse de Mme de Sévigné (malgré sa mignardise,) la tournure de ses lettres, vous feraient gagner beaucoup.

M. L...—Ce sera publié, certes.—Cependant, ne nous en voulez pas s'il y a quelque retard : tous nos fidèles et chers collaborateurs réclament, nous ne savons plus que dire pour les apaiser !

NÉCROLOGIE

FEU M. ADOLPHE LECOURES

Né à Longueuil, de M. Jos. Lecours, marchand, et de Marie-Louise Letourneux. M. Lecours fit ses humanités au collège de Saint-Hyacinthe. Il devint notaire et exerça sa profession pendant plus de quarante ans, à la satisfaction de tous ses clients.

Il était aussi greffier de la Cour et secrétaire-trésorier du Conseil Municipal.

Doux et compatissant envers tous, il savait s'attirer l'estime générale, et se plaisait à faire valoir les hautes qualités dont il était doué.

Il était musicien, et fut l'organisateur de la fanfare qui fait tant honneur à Saint-Laurent.

Il enseigna la musique instrumentale pendant de longues années, au collège du même endroit.



Le défunt était frère de feu le Rév. Père Lecours, de la communauté de Sainte-Croix ; de la Révérende Sœur Lecours, de la communauté des Sœurs-Grises ; de M. Olivier Lecours, autrefois syndic officiel ; de M. H. J. Lecours, chef de comptabilité au bureau du revenu de la Puissance, et de Mlle O. Lecours, ci-devant organiste de l'église de Saint-Joseph, Montréal.

Le défunt a succombé à une attaque de paralysie, le 21 juillet dernier. Il laisse pour déplorer sa perte son épouse, Mme Marie-Louise Legault, (fille adoptive de Victor Mallette, manufacturier,) à laquelle nous offrons nos plus sincères condoléances.

R. I. P.

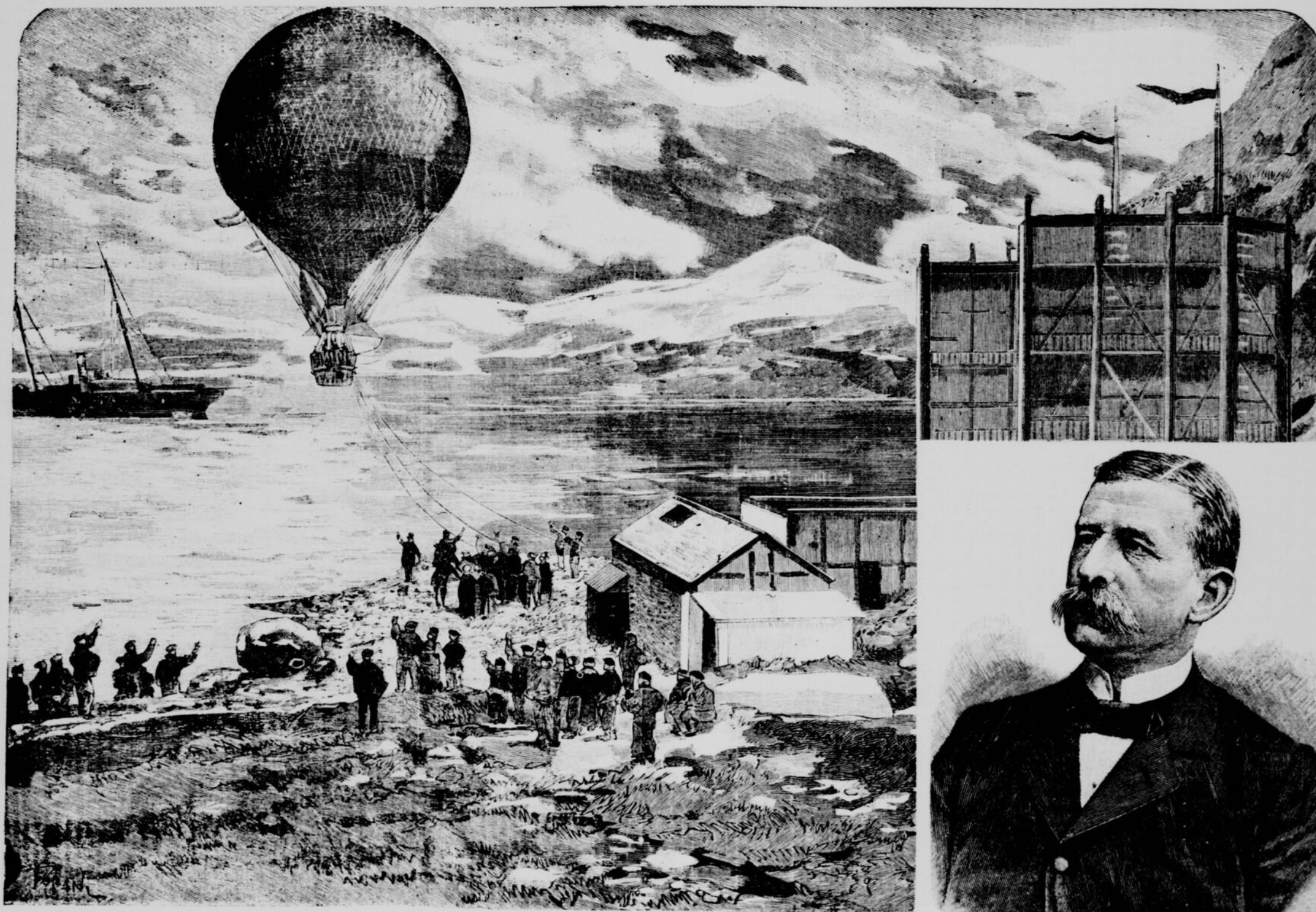
ENFIN

A Mlle M. R., Québec.

Longtemps je l'ai cherchée, cette fleur qui embaume le parterre de la vie, fleur bénie de nos jeunes ans... J'errais de par le monde en quête de ce trésor si cher qu'un cœur aimant désire... Mais chaque jour amenait sa déception, et ce beau rêve que je caressais n'était jamais réalisé. L'espérance même m'avait fui, et si loin, si loin, que je n'eusse plus jamais songé à espérer... Quand, enfin, ô jour béni, cette fleur si belle, si pure, de l'amour s'est trouvée sur mon chemin...

Humble comme la violette, elle était cachée ; mais son parfum si suave l'a trahie... et, à son contact, mon cœur s'est repris à espérer et à aimer...

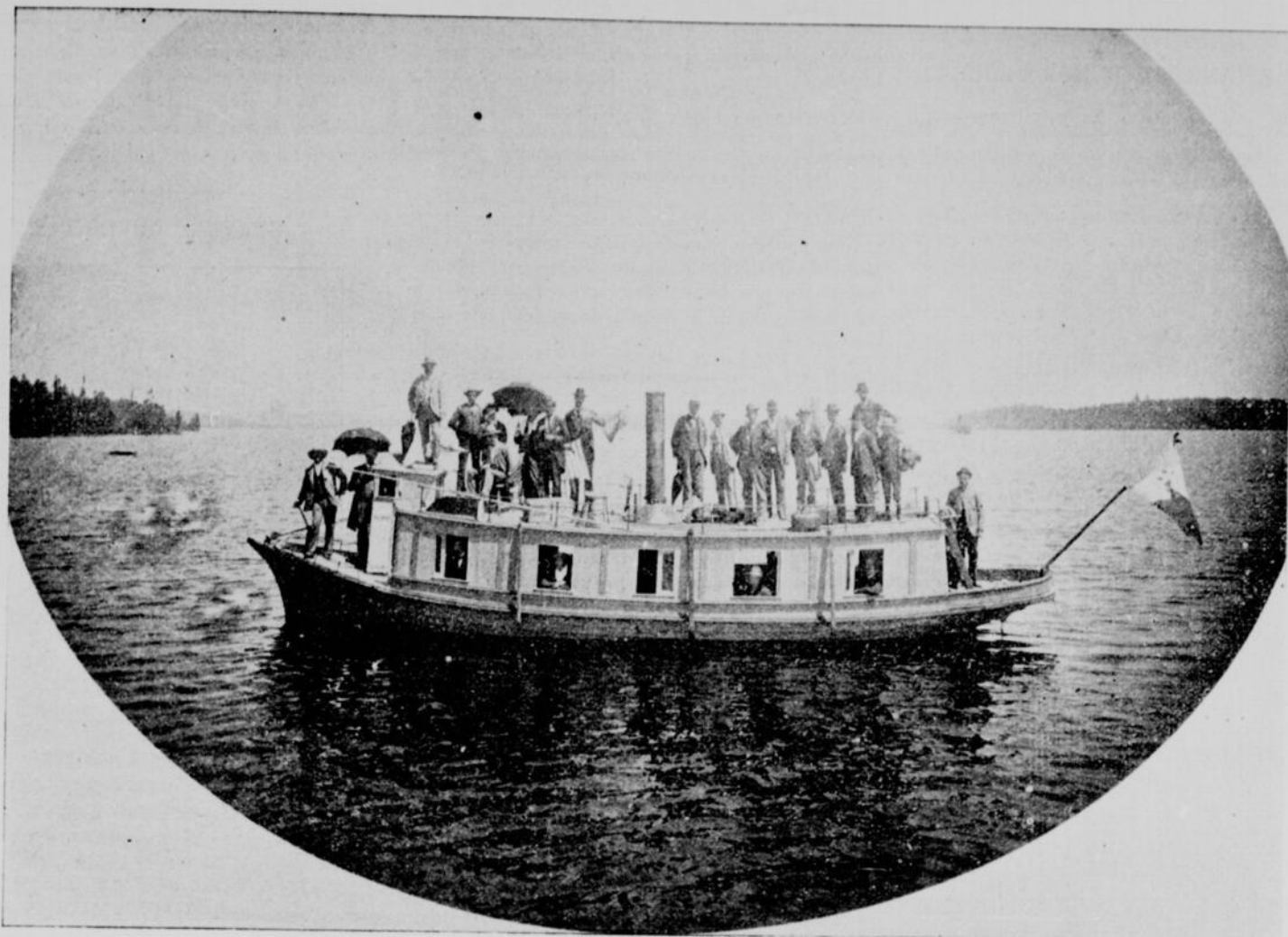
AMABLE.



LE DEPART DE L'EXPLORATEUR ANDRÉE POUR LE POLE NORD



M. ANDRÉE



Les excursionnistes traversant le Grand Nomingue à bord de l' " Hirondelle "



Photographies J.-A. Damas, 112, rue Vitre

Les excursionnistes, hôtes de M. Z. Désormeaux au Lac Chaud
A TRAVERS LE CANADA — VOYAGE MINISTÉRIEL AU NOMINGUE

CROIX ET ANNEAU DE MGR BRUCHÉSI

Parmi les cadeaux superbes envoyés à S.G. Mgr Bruchési à l'occasion de son sacre, mentionnons sa croix pectorale et son anneau épiscopal, dont nous donnons les gravures.



L'ANNEAU ÉPISCOPAL

La croix, avec chaîne d'or, est un hommage de Saint-Sulpice ; l'anneau, d'une grande richesse, a été donné par Mgr Marois, attaché à l'archevêché de Québec.



LA CROIX PECTORALE

Ces deux bijoux ont été faits chez M. A.-A. Beauchamp, rue Notre-Dame, le bijoutier si renommé pour son bon goût.

La photographie de ces objets a été faite par MM. Quéry, frères.

LE DÉPART DE L'EXPLORATEUR ANDRÉE

(Voir gravure)

Nous avons publié, dans notre dernier numéro, deux gravures relatives à l'exploration du pôle Nord en ballon, par Andrée, un savant Suédois.

Nous avons dit que ce départ s'est effectué le 11 juillet dernier, de l'île des Danois.

Voici le texte de la dépêche écrite par l'explorateur au moment de son ascension, dépêche lancée de Tromsø à l'*Aftonbladet* de Stockholm :

Conformément à notre décision antérieure, nous avons commencé dimanche, à 10 heures 35, les préparatifs de notre ascension, et, en ce moment, à deux

heures et demie de l'après-midi, nous sommes prêts à partir.

Nous serons probablement poussés dans la direction du nord-nord-est ; nous espérons arriver peu à peu dans des régions où les vents nous seront plus propices. Au nom de tous mes camarades, j'adresse notre salut le plus chaleureux aux amis, à la patrie.

(Signé) ANDRÉE.

Nous publions, dans cette même gravure de l'ascension du ballon, le portrait du célèbre explorateur—renouvelant nos vœux, hélas ! contre tout espoir—de son heureux retour, et de celui de ses deux intrépides compagnons.

PLAISIRS ET AMUSEMENTS

Quand ces lignes paraîtront, quelques heures à peine nous sépareront du moment de l'ouverture de l'Exposition de Montréal. Nous avons dit que cette Exposition durera du 19 août au 28, et nous savons qu'elle surpassera, en beauté, en attractions, toutes les précédentes. L'électricité y jouera un grand rôle, et l'on pourra constater les progrès accomplis par ce facteur dans l'éclairage public.

Une bonne nouvelle : pour tout ce qui concerne la presse en général, on pourra s'adresser, jusqu'à l'ouverture de l'Exposition, au Monument National, et, depuis l'ouverture jusqu'à la fin, au lieu même de l'Exposition, à M. Chartrand, notre aimable confrère, ancien directeur de la *Revue Nationale*.

Le Parc Solmer continue à attirer le monde : ses programmes variés, son site agréable au bord du fleuve et l'air pur que l'on y respire, tout en se trouvant près de chez soi, en font un endroit ravissant—et nous avons vu que la police y veille : on peut donc y aller sans crainte.



TOILETTE D'INTÉRIEUR

A ceux que cela intéresse, nous dirons que les théâtres vont rouvrir sous peu leurs portes.

Les directeurs de l'Académie de Musique, du Queen's, du Théâtre Français, du Royal, se préparent à récréer et intéresser leur public.

GRAVURE-DEVINETTE



Ce cheval est-il abandonné ?
Où est le cavalier ?

UN TOUR DE CARTES

Prenez les quatre as d'un jeu ordinaire. Disposez-les en éventail pour les montrer. Tout en causant, pendant que vous les cherchez dans le jeu, soyez assez habile pour glisser sous le premier deux cartes quelconques, qui se trouveront complètement masquées.

De la sorte, quand vous plierez l'éventail, votre petit paquet de cartes qui, pour les spectateurs, ne renferme que les quatre as, contient en réalité six

cartes disposées dans l'ordre suivant, en commençant par dessus : trois as, deux cartes quelconques, le quatrième as. Placez le tout sous le reste du jeu. Priez ensuite une personne de la société de prendre la carte du dessous et de la mettre en-dessus. Faites mettre ensuite les deux cartes qui, maintenant se trouvent en dessous, à des places quelconques dans le jeu. Pour tout le monde, les trois as ont été déplacés, alors qu'en réalité il n'y en a eu qu'un seul, qui a passé au-dessus du jeu. Faites couper. Vous remettez du même coup ces as aux trois autres qui n'avaient pas changé de place. L'assistance vous verra avec étonnement les montrer tous quand ils seront réunis au milieu du jeu.

LA MODE

Pour jeune fille : toilette d'intérieur en linage gris argent. Corsage-blanc à col de velours bleu, bandes de velours semblable montant sur le bas du corsage, ceinture de velours avec nœud rapporté retenu par une boucle d'argent ; manches plates, rentrées dans le haut et ornées par trois rubans de velours bleu ; jupe légèrement froncée sur les côtés, ceinturée au milieu par le même velours que les manches. Une draperie blanche, lonnée, retenue par de petites fleurs retombe sur une épaule ; même petites fleurs au col.

Calino, photographe, est en train d'opérer la tour Eiffel.

Au moment où il se dispose à débrancher son appareil, il regarde bien en face le monument de fer et s'écrie :

« Ne bougeons plus ! »

LES DEUX GOSSES

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

I

LA PARENTE PAUVRE

Tanguy, un garde-chasse du château de Kerlor, arriva sous la châtaigneraie et regarda dans les quatre allées qui s'y rejoignaient en croix s'il voyait la personne qu'il cherchait.

Il paraissait furieux, et tenait à pleine main un fusil à deux coups qu'il jeta rudement sur le gazon.

—Tu peux venir le réclamer, gredin ! grommela-t-il. . . . Mais il faut pourtant que je trouve M. le comte.

Et, s'engageant dans une sente latérale, il disparut sous bois, faisant craquer les feuilles et les racines sous ses lourdes bottes.

A peine était-il hors de vue qu'un groupe de personnes débouchèrent de l'allée opposée.

Un jeune homme de haute taille, à l'allure fière, et dont les muscles et l'ossature semblaient taillés dans le granit de la vieille terre armoricaine, donnait le bras à sa mère qui marchait assez péniblement. Deux jeunes filles les suivaient, charmantes toutes deux, mais d'un genre de beauté si différent, qu'il était impossible de savoir à laquelle donner la préférence.

L'une incarnait la grâce, la poésie, la fraîcheur des vierges druidiques ; l'autre, par son teint mat, ses yeux de lotus aux reflets bleu-sombre, sa chevelure très brune, évoquait l'idée des filles de ces terres ardentes, situées au delà des mers, et que féconde un soleil plus brûlant et plus vivifiant que le nôtre.

La comtesse de Kerlor dit à son fils :

—Nous allons nous reposer ici, veux-tu, mon cher Georges ?

L'endroit était bien choisi ; c'était une sorte de clairière, entourée de châtaigniers ; en face, la vue s'étendait au large, embrassant le bourg de Kerlor, niché dans une échancrure de falaises, avec ses maisonnettes aux toits d'ardoise, son pavillon de la douane et son sémaphore.

Quelques bicoques, plus vieilles, avaient conservé le chaume agreste.

La petite église romane, restaurée depuis peu, dressait fièrement à l'horizon l'élégante silhouette de son clocher ajouré. A droite, le cimetière dévalait vers la mer : ses innombrables croix enchevêtrées semblaient des mâts minuscules émergeant de l'onde, après un naufrage.

La grève abrupte commençait au mur du champ du repos.

Puis, c'était l'Océan infini.

Madame de Kerlor s'était assise ; sa fille Carmen l'entoura câlinement de ses bras et l'embrassa avec la plus vive tendresse.

—Décidément, dit la mère avec un doux sourire, je me sens plus forte, depuis que nous sommes revenus ici. L'hiver, à Paris, m'avait fatiguée. Je crois bien que je n'y retournerai pas.

Un geste étonné et un peu inquiet échappa à Carmen. Son regard interrogea l'autre jeune fille, sa petite cousine, Mlle Mariana de Sainclair, comme pour lui demander si elle allait être privée des plaisirs parisiens, si captivants à son âge ; mais la séduisante brune aux yeux bleus semblait trop préoccupée pour répondre à ce muet langage.

Georges de Kerlor, qui avait compris, lui, s'écria :

—Ma sœur regretterait infiniment votre décision. Elle s'imaginerait qu'elle ne trouverait jamais de mari en Bretagne.

—Georges !

—Nous n'y sommes pourtant pas isolés, surtout en cette saison. . . . Le domaine qui touche au nôtre est occupé depuis hier par son nouveau propriétaire, qui vient d'en hériter.

—Tu connais notre voisin ? demanda Carmen.

—Mais toi aussi, ma petite sœur. . . . Tu as dansé avec lui à l'ambassade russe.

Une rougeur furtive empourpra les joues de Mlle de Kerlor.

—C'est le capitaine ? interrogea-t-elle.

—Tu te rappelles, reprit Georges, que le capitaine d'Alboize t'a annoncé son départ pour Stockholm, où il venait d'être désigné

comme attaché militaire. Il a dû rejoindre son poste depuis longtemps.

—Alors, c'est le diplomate, soupira la jeune fille. M. de Saint-Hyrieix ! . . .

Et son joli visage refléta une légère déception, qui n'échappa pas à sa compagne, redevenue attentive.

—M. de Saint-Hyrieix est fort distingué, déclara la comtesse.

Carmen, ne tenant probablement pas à ce que l'on s'étendît sur ce chapitre, s'efforça de faire dévier la conversation sur un autre sujet.

—Monsieur mon frère, questionna-t-elle, seriez-vous aussi enthousiaste si l'on vous apprenait que vous passeriez ici le reste de votre existence ?

M. de Kerlor répondit franchement :

—Ah ! . . . petite sœur, comme tu me prends par mon faible ! . . . Tu sais bien que, fils et petits-fils de marins, rien ne vaut pour moi la vie aventureuse et large de nos tropiques, le ciel en feu, le sol qui tremble, les savanes brûlantes, et cette indépendance du danger en face de laquelle il n'y a d'autres lois pour imposer à l'homme un égal que la force, l'adresse et le courage. Certes oui, les perdreaux et les lapins de Kerlor ne sont qu'un piètre gibier quand on a chassé les fauves.

Mariana le regardait à la dérobée. Sous ses longs cils voilés une flamme avait brillé. Sa taille ondulait comme une des lianes flexibles de son pays, de ce pays enchanteur et captivant que venait d'évoquer le jeune homme.

Celui-ci continua :

—Et pourtant, il n'en est pas moins vrai que la bonne terre de Kerlor est le berceau de nos aïeux, et qu'il est doux d'y revenir.

La comtesse, un peu oppressée, se rasséréna.

—Je t'aime mieux ainsi, dit-elle.

Madame de Kerlor se leva pour rentrer. Elle prit le bras de sa fille : Mlle de Sainclair allait la suivre avec Georges, lorsque Tanguy tout essoufflé apparut à l'extrémité de l'allée opposée.

—Qu'y a-t-il, Tanguy ? fit le jeune homme s'arrêtant avec Mariana.

—Il y a que je l'ai attrapé ! monsieur le comte, s'écria le garde-chasse.

—Qui ?

—Ce vaurien de Pornic.

—Ah ! cet incorrigible braconnier.

—Ça n'a pas été sans peine. Il allait me tirer dessus ! je lui ai arraché son fusil des mains.

—Parce que tu m'as pris en traître ! hurla la voix d'un nouvel arrivant.

C'était un gars breton à la toison rouge, à l'œil émerillonné ; sa face colorée indiquait qu'il venait de demander de l'aplomb à une topette d'eau-de-vie qu'il portait en sautoir.

—Qui t'a permis d'entrer ici ? demanda le garde.

—Laissez-le ! fit M. de Kerlor ; je veux causer avec lui.

—Méfiez-vous, monsieur le comte, dit Tanguy à mi-voix, quand il a bu, on ne sait pas de quoi il est capable.

Georges haussa les épaules.

—Que veux-tu ? demanda-t-il d'une voix brève.

—Je veux qu'on me rende ce qu'on m'a pris, répondit Pornic, regardant le jeune châtelain d'un œil de dogue montrant ses crocs.

—Comment ! c'est toi qui voles mes lapins et mes faisans, et tu réclames encore quelque chose.

—Voleur ! vous me traitez de voleur ! cria le gros breton d'un ton étranglé par la colère.

Et il fit un pas vers le comte en lui montrant le poing.

—Où ! fit Kerlor les bras croisés en face du braconnier.

Intimidé par cette attitude résolue, celui-ci reprit :

—Je n'ai jamais fait tort d'un sou à personne. . . . Je suis un honnête homme, moi, bien qu'on ne m'appelle pas monsieur le comte ou monsieur le marquis. . . . Le gibier est à tout le monde. . . . C'est le bon Dieu qui l'a fait venir dans les landes et dans les guérets.

—Mais pas dans les parcs entourés de murs, riposta Georges. . . . Encore une fois, que veux-tu ?

—Je veux mon fusil.

—La loi ordonne sa confiscation.

—Je l'ai acheté trente écus à Brest. . . . Il est à moi. . . . Tanguy me l'a enlevé en traître. . . . Sans ça, je lui aurais envoyé les dragées dans le ventre.

—Assez de paroles ! Tu ne l'auras pas.

—Alors c'est vous qui êtes un voleur, tout comte de Kerlor que vous êtes !

Tout le sang de Georges lui afflua au visage. L'emportement de sa nature violente se faisait jour malgré lui.

—Misérable ! s'écria-t-il, s'élançant vers le paysan.

Mais celui-ci poussa une exclamation : un rayon de soleil venait de faire briller dans l'herbe le canon de l'arme.

Avant que Georges eût fait un pas, le braconnier le ramassait, et s'abritant derrière un gros arbre :

— N'avancez pas, hurla le braconnier, ou, par Sainte-Anne la Palud ! je vous tue comme le dernier de vos lapins !

Une menace n'était pas faite pour intimider le gentilhomme, qui fonce de nouveau sur le bandit avec des yeux étincelants de fureur. La brute perdit la tête et pressa la détente.

Un cri d'angoisse sortit de la gorge de Mariana, qui d'un bond s'élança entre les deux hommes, couvrant Georges de son corps.

Mais aucune détonation ne retentit. Le garde s'était à son tour jeté sur le braconnier qu'il tirait violemment en arrière.

— Ah ! scélérat !... s'écria-t-il. Comme j'ai bien fait d'enlever les cartouches de ton sale flingot. Tu aurais tué monsieur le comte.

Comprenant les conséquences de l'acte que sa fureur lui avait dicté, le braconnier parut subitement dégrisé. Puis, sans mot dire, après avoir balancé sa lourde tête d'un air sournois à droite et à gauche, il détalait à toutes jambes, poursuivi par Tanguy.



Kerlor allait les rejoindre. Mais, auparavant, il se retourna vers Mariana d'un air ému.

— Savez-vous que vous avez risqué votre vie pour moi, ma cousine...

Mariana releva la tête d'un geste brusque.

— Moi ! fit-elle d'une voix saccadée... Vous voulez rire, cousin. Je ne suis décidément pas faite pour jouer les héroïnes. J'ai cru que ce misérable allait vous frapper. Un mouvement irréflecti m'a jetée entre vous et lui, mais vous voyez, ce fusil n'était seulement pas chargé ; et, au lieu d'être admirable, je suis tout près d'être ridicule. Vous n'avez même pas à me remercier...

Elle termina sa phrase dans un éclat de rire strident qui résonna douloureusement aux oreilles de Georges.

— Vous vous trompez, reprit celui-ci quelque peu gêné. Et je vous garde, au contraire, une très profonde reconnaissance de votre généreuse témérité, qui m'a prouvé une fois de plus la sincérité de votre affection. Mais pardonnez-moi, je vais arracher ce bandit aux mains de mon brave Tanguy, qui doit être en train de l'écharper.

D'un pas rapide le jeune homme s'éloigna.

— Mon affection ! murmura Mariana restée seule... C'est tout ce qu'il a deviné de moi !

— Mariana ! dit une voix à ses côtés.

La jeune fille leva la tête. Carmen était en face d'elle.

— Ah ! Tu étais là ?

— Oui ! répondit la sœur de Georges. Depuis un instant déjà.

— Tu as vu ?

— Et j'ai entendu aussi... Je ne m'étais pas trompée... Tu aimes mon frère.

Sa voix aux modulations si douces avait pris un ton de suprême dédain que Mariana, sous l'empire de sa préoccupation, ne remarqua pas.

— Eh bien, oui ! fit-elle frémissante... Mon secret me brûle. J'aime Georges de Kerlor, c'est un vertige, une folie... mais c'est le seul homme qui m'ait révélé que j'avais un cœur. Tout à l'heure, j'aurais donné ma vie pour lui avec d'ineffables délices... Et je serais morte en la remerciant de l'avoir prise.

Carmen eut un sourire méprisant.

— Une folie, dis-tu ! Tu te crois folle !... En es-tu sûre ?

— Que veux-tu dire ?

— Que ta démence me semble, à moi, au contraire, le fruit de raisonnements longuement médités et de savants calculs...

— Tu penses que je n'aime pas Georges ?

— Je ne dis pas cela... Mon frère est de ceux auxquels une femme est fière de donner son cœur. Mais il est riche, et tu es pauvre... Il a un nom sans tache, et le tien...

— Le mien ?... reprit Mariana frémissante.

— Le tien t'interdit de lever les yeux où tu les portes...

— Ne suis-je pas de votre famille ? Ma mère n'était-elle pas une Kerlor ?

— Tu es une Sainclair. Ton arrière-grand-père a épousé une mulâtresse, la belle Aurore. C'est son sang noir qui coule dans tes veines... Regarde tes ongles.

Mariana étouffa un cri de rage. Carmen impitoyablement continuait :

— Tu oublies qu'il y a soixante ans, ceux qui t'ont mis dans les veines ce sang impur courbaient l'échine sous les coups de fouet du commandeur. Si les Sainclair se sont mésalliés, ce ne sera pas le cas des Kerlor. Et d'ailleurs, je te le répète, je ne crois pas au désintéressement de ce prétendu amour. Je connais depuis longtemps ton ambition de fille pauvre, tes jalousies, tes révoltes de déshéritée... Tu n'avais rien ; notre bonté t'a recueillie. C'était justice. Mais ton rêve d'aujourd'hui dépasse les bornes. Notre nom ! Halte-là ! C'est un patrimoine auquel on ne touche pas !...

Pour ne pas crier, Mariana s'enfonçait dans la chair ces ongles dont l'altière jeune fille venait de railler si cruellement la souillure bleuâtre.

— Tu as raison, Carmen, fit-elle en baissant la tête avec toutes les apparences de la soumission la plus humble, je dois tout aux tiens... Ta mère pouvait me faire élever avec la domesticité ; elle ne l'a pas voulu ; qu'elle en soit éternellement bénie... Pardonne-moi ; j'ai eu tort d'oublier la distance infranchissable qui me sépare d'un Kerlor... C'est vrai ! je ne suis que la parente pauvre.

— Que vas-tu faire ? interrogea Carmen... Après ton avènement, peux-tu rester au château ?

— Non ! je ne le peux pas, et je ne le dois pas. Mme Nerville, la femme du notaire de Brest, cherche une institutrice pour sa fille qui a huit ans. Grâce à l'éducation que l'on m'a si généreusement prodiguée ici, je peux me créer une position.

— Cela vaut mieux, déclara Carmen. Il m'en coûterait beaucoup, si tu ne renonçais pas définitivement à tes projets, d'avertir ma mère d'avoir à te chasser.

— Sois tranquille ! je serai partie ce soir...

L'humilité de Mariana sembla désarmer l'altière jeune fille.

— A la bonne heure ! dit-elle. A cette condition, tu pourras toujours compter sur nous, sur notre appui, sur notre affection même...

— Merci !... fit Mariana.

— Il te faudra trouver un prétexte pour t'éloigner sans que ma mère et Georges se doutent rien.

— Sois tranquille.

Carmen lui tendit la main.

— C'est bien, ce que tu fais, Mariana. Si je t'ai parlé un peu durement tout à l'heure, pardonne-moi. La noblesse aujourd'hui est si dégénérée, qu'il faut la préserver avec d'autant plus de scrupules et jalousie. Au revoir !

— Au revoir ! fit Mariana serrant la main que lui tendait Carmen.

Mais tandis que celle-ci s'éloignait lentement, la parente pauvre releva le front qu'elle venait de courber.

— Te pardonner ! t'aurai-t-elle... Non pas !... Tu m'as humiliée, abaissée, démasquée... Un jour viendra où à ton tour tu me demanderas grâce, et où ces Kerlor si fiers verseront vainement des larmes de honte, des larmes de sang.

(A suivre)

PIERRE DECOURCELLE.

MARIANNIC

DEUXIÈME PARTIE

I

PAR ANDRÉ THEURIET.

(Suite)

—Si fait, répliqua bravement Yves Cormier, vous le pouvez, car je vais, moi, solliciter une faveur autrement importante, et qu'il dépend de vous de m'accorder.

—Je ne comprends pas, dit Tanguy de Tromelin un peu inquiet ; enfin expliquez-vous, et si je puis vous être utile, je me mettrai tout à votre service.

—Eh bien, monsieur de Tromelin, voici, reprit Yves tout d'une haleine, j'ai l'honneur de vous demander la main de Mlle Mariannic...

—Plait-il ? interrompit le gentilhomme ébaubi, la main de ma fille, et pour qui donc ?

—Pour moi, naturellement... J'aime Mlle Mariannic ; elle a bien voulu me témoigner la même affection et m'a autorisé à vous prier, ce soir, de consentir à notre mariage...

M. de Tromelin eut un violent haut-le-corps.

—Ha ! ha !... en vérité !

Il déposa sa pipe sur la table, et, fixant un regard ironique sur le malheureux artiste qui sentit du coup sa confiante audace fondre comme neige au soleil :

—Monsieur Yves Cormier, commença-t-il froidement, me croyez-vous un homme de bon sens, jouissant de toutes ses facultés ?

—Certes, monsieur !...

—En ce cas, vous figurez-vous qu'un homme sensé, prévoyant et pratique, puisse donner tranquillement sa fille unique à un garçon qui n'est pas de son monde, qui n'a ni patrimoine ni revenu assuré et qui, de plus, mène la vie nomade d'un artiste ?... Non, n'est-ce pas ?... Par conséquent, n'en parlons plus !... Vous êtes assez intelligent pour comprendre que vous m'offenseriez en insistant.

—Il suffit, monsieur, répliqua sarcastiquement Yves dont l'orgueil meurtri saignait au vif. Je pourrais vous répondre que je ne suis pas le premier venu, que j'ai du talent et qu'un jour je gagnerai assez d'argent pour rendre votre fille heureuse... mais vous avez raison, nous ne sommes pas du même monde et nous ne voyons pas les choses de la même façon... Je n'ai plus qu'à me retirer.

Il faisait déjà quelques pas vers la porte... M. de Tromelin l'arrêta :

—Quant à cette amourette dont vous me parlez, ajouta-t-il, et qui est un pur enfantillage, je vous estime trop galant homme pour que vous vous obstiniez à l'encourager... Je compte donc que vous quitterez le pays sans tarder et sans revoir Mlle de Tromelin.

—Je partirai dès demain, rassurez-vous ! riposta fièrement le peintre, et il sortit.

Au moment où, navré mais plus encore humilié et blessé, Yves traversait la cour et s'engageait dans l'avenue de hêtres, vaguement éclairée par la lune naissante, une forme féminine s'élança vers lui et il reconnut Mariannic.

—Eh bien ?... interrogea la jeune fille, qui depuis une demi-heure, le cœur battant, guettait le passage de son ami.

—Eh bien ! répondit le peintre avec amertume, ce que je pressentais est arrivé... Votre père m'a jugé indigne de lui et de vous ; il m'a mis à la porte et m'a défendu de vous revoir... Mariannic chérie, il faut nous dire adieu... Je partirai demain !

Sans pouvoir prononcer une parole, Mariannic lui avait saisi les mains et il sentait, toutes chaudes sur les siennes, tomber les larmes de la jeune fille.

—Yves, dit-elle enfin d'une voix étranglée, aucune volonté ne pourra vous arracher de mon cœur... De loin comme de près, je serai toujours vôtre... Je vous aime, je vous écrirai... Ne m'oubliez pas et ne désespérez de rien.

Puis, attendri, emporté par un mouvement de passion, comme Yves cherchait à l'entourer de ses bras, elle lui donna un rapide baiser sur le front, se dégagea doucement et s'enfuit dans la direction de Kerdouarnec.

Le 30 avril 1874, jour du vernissage, un groupe d'artistes et d'amateurs stationnait devant une toile accrochée sur la cimaise, dans une des salles voisines du Salon carré. Le tableau représentait un vieux mendiant cornouaillais aux longs cheveux gris épars sur sa veste bleue. Très las, appuyé sur son bâton, il était assis au pied d'un calvaire en ruine, à l'extrémité d'une allée de trembles, dont on voyait fuir les fûts blanchâtres et s'entrecroiser les ramures à demi effeuillées. Il y avait dans cette toile une rare habileté d'exécution, une subtile pénétration de l'âme bretonne, avec un rien de sentimentalité. Le dessin était spirituel ; la couleur d'une tonalité claire et fine ; l'ensemble séduisait par une savoureuse sincérité. Aussi le groupe des curieux ne ménageait-il pas à l'œuvre les formules louangeuses. C'est d'un sentiment exquis ! Et franchement peint, sans ficelles. Le bonhomme est vivant et joliment enveloppé dans cette atmosphère brumeuse. Ça sent-il assez l'automne !... On jurerait qu'on voit les feuilles tombantes voltiger lentement dans l'air. Mes enfants, ajoutait un critique, ça dégote rudement les peintres de l'Institut qui font du paysage en chambre ! De qui est-ce ? D'un jeune, parbleu !

On feuilletait le livret et quelqu'un lisait à voix haute :

« Cormier (Yves), né à Quimperlé (Finistère), élève de M. Cabanel.—*L'Allée Sainte-Croix, Ploa-ré, matin d'automne.* »

Les indifférents, en vrais moutons de Panurge, s'attroupaient à leur tour. Parfois un peintre arrêta un camarade au passage et lui criait :

—Mon cher, viens voir ça !... Epatant, hein ? Et c'est d'un élève de Cabanel... En voilà un qui ne doit rien à son maître !

Au plaisir d'acclamer un talent nouveau, la plupart des gens du métier n'étaient pas fâchés de joindre la satisfaction de se servir du nom d'un débutant pour cogner sur la réputation des peintres arrivés. Pendant toute l'après-midi, on se coudoya devant le vieux mendiant de l'*Allée Sainte-Croix* et les groupes sympathiques se renouvelèrent sans intervalles. Yves Cormier, en personne, qui depuis le matin errait timidement aux alentours de sa toile, n'en croyait ni à ses yeux ni à ses oreilles. Tapi derrière le dossier d'une banquette, il écoutait avec délices les éloges qu'on prodiguait à sa peinture. Il goûtait avec délectation ces prémices de la gloire qui, au dire de Vauvenargues, « sont plus douces que les feux de l'aurore. »

Depuis sa déconvenue de Kerdouarnec, six ans s'étaient écoulés, six années d'isolement, de déceptions et de malencontre. Après avoir été si brutalement congédié par M. de Tromelin, il était revenu piteusement à Paris et avait cherché dans le travail la consolation de sa mésaventure.

Dès sa réinstallation, il avait reçu coup sur coup deux lettres de Mariannic et s'était d'abord promis d'y répondre ; mais la lutte pour gagner le pain quotidien lui avait fait différer de jour en jour sa réponse, et au bout d'un mois il s'était dit que peut-être valait-il mieux garder le silence. Il avait trouvé, d'ailleurs, pour excuser à ses propres yeux cette brutale rupture, un prétexte spécieux : l'engagement pris envers M. de Tromelin de ne plus revoir Mariannic. Comme au demeurant la ble-sure reçue à Ploa-ré avait plus atteint son amour-propre que son cœur, l'oubli était venu insensiblement. Ses désirs ambitieux s'étaient renforcés à mesure que sa passion s'affaiblissait. Maintenant plus que jamais il voulait arriver au succès et à la fortune, ne fût-ce que pour se venger des dédains du propriétaire de Kerdouarnec. Tous ses efforts se tendaient vers ce but unique : la réussite.

Malheureusement la destinée ne se pressait pas de le seconder. Au moment où il commençait à se sentir en pleine possession des secrets du métier et où il se préparait à exposer, la guerre de 1870 venait déranger ses combinaisons et déjouer ses espérances. Brave-ment, néanmoins, il s'était engagé dans un bataillon de mobiles, et il avait rempli ses devoirs de soldat. Au mois d'août 1871, lorsqu'il était rentré à Paris, il lui avait fallu rattraper le temps perdu, tenter de nouveaux efforts, se débattre au milieu des angoisses déprimantes de la pauvreté. Il se faisait l'effet d'une fourmi qui, traînant un fardeau trop lourd pour son faible corps, essaie d'escalader le mur qui la sépare de sa fourmilière et retombe à chaque instant un peu plus bas. Du moins, il avait la vaillance et l'obstination de la fourmi, et il ne se décourageait pas.

En 1873, il exposa enfin ; mais son tableau, accroché dans les frises, passa inaperçu. Seul, il venait l'examiner à loisir et constater consciencieusement les maladrotes, les déféctuosités qui avaient nui au bon classement de l'œuvre. Avec acharnement, il se remettait à la besogne. Son entêtement breton lui servait. A chaque recommencement il montrait le poing à la destinée et lui criait : « Tu auras beau

me résister, je te materai, je t'obligerai à me conduire au succès." Il piochait du matin au soir, sans se permettre la moindre distraction. L'été venu, comme il se sentait épuisé par le travail et le mauvais régime de sa gargote, il allait se refaire à Quimperlé, dans sa famille : c'était de là qu'il avait rapporté le tableau qui le tirait enfin de l'obscurité, au Salon de 1874.

Paris a cela de bon, c'est que la notoriété que donne la réussite y est immédiatement repercutée par un écho aux cent voix. Le soir même du vernissage, le nom d'Yves Cormier était connu de tous ceux qui s'intéressent peu ou prou à la peinture. Le lendemain, quatre ou cinq grands journaux signalaient son tableau. *L'Illustration* lui demandait l'autorisation d'en publier la gravure et, quelques jours après, Yves recevait la visite d'un amateur qui lui achetait l'*Allée Sainte-Croix*, en même temps que celle d'un marchand de tableaux qui lui proposait un traité avantageux pour obtenir la propriété exclusive de ses œuvres à venir. A la fin de mai, le jury lui octroyait une deuxième médaille, et, du coup, il se trouvait lancé.

Ce rapide succès ne lui tourna pas la tête. En garçon avisé, Yves songea que l'engouement du public ne durerait qu'autant qu'il l'entretiendrait soigneusement par une production lente et de plus en plus parfaite. Il ne profita d'abord de sa veine que pour s'installer dans un atelier où il pourrait recevoir honorablement ses amis et ses modèles. Deux ou trois portraits très réussis le mirent à la mode et le posèrent dans le monde. Il eut l'adresse de ne point fatiguer l'attention et resta un an sans exposer.

Au salon de 1876, il envoya le portrait d'une comédienne célèbre, qui lui valut une première médaille. Mais ce fut surtout à l'exposition de 1878 que sa réputation monta comme une éclatante fusée. Il y parut avec une grande toile représentant une jeune femme qui lisait, le dos tourné à une fenêtre ouverte sur des arbres, à travers lesquels on apercevait la baie Douarnenez.

Dans cette figure féminine, vue à contre-jour, il y avait une poésie intime, un mystère de mélancolie qui se reflétaient jusque sur le paysage maritime du fond. Les arbres aux souples retombées, la mer d'un bleu tendre, le ciel assourdi, les fuyantes falaises de la côte, s'harmonisaient avec la paix ombreuse de l'intérieur, où la jeune femme lisait distraitemment son livre, tout en suivant le vagabondage de sa pensée.

Devant ce tableau d'un sentiment très personnel, d'une exécution très serrée, on avait la suggestion de l'intense vie méditative enfermée dans un calme logis de province. — Les traits de la liseuse ressemblaient vaguement à ceux de Mlle de Tromelin, et c'était, depuis longtemps, le seul rappel quasi involontaire des lointaines amours d'Yves avec Mariannic. Il n'aimait pas se remémorer son séjour à Kerdouarnec. Il avait si bien travaillé à oublier son unique roman sentimental, que maintenant l'image de Mariannic ne lui apparaissait plus qu'à travers un brouillard et, quand elle se présentait à son esprit, il la congédiait comme une importune visiteuse. Tout au fond de lui, il gardait une injuste rancune à Mlle de Tromelin. Le souvenir de la jeune fille réveillait trop de souffrances d'une blessure d'amour-propre mal cicatrisée. Avec une ingratitude bien humaine, Cormier oubliait les heures de tendresse savourées sous les châtaigniers de Kerdouarnec ; il ne se rendait plus compte de l'influence bienfaisante exercée sur son talent par le confiant amour, l'ardente admiration de la jeune Bretonne. Il attribuait tout le mérite de son succès aux efforts persévérants de sa seule volonté. Ebloui par l'éclat soudain de sa réputation, il ne songeait pas à se demander si l'affection de Mariannic n'avait pas été pour lui une sorte de porte-bonheur ; il ne percevait plus le lien mystérieux qui rattachait sa fortune actuelle aux vives émotions éprouvées dans l'enclos de ce manoir perdu, là-bas, parmi la lande cornouaillaise.

Cette exposition de 1878 marquait pour Yves une nouvelle et brillante étape sur le chemin de la célébrité. Les critiques d'art n'avaient pour lui que des paroles douces comme le lait et le miel ; on venait de le décorer ; les salons aristocratiques les plus difficiles d'accès lui étaient ouverts ; les commandes affluaient ; les Parisiennes à la modes, dont les noms s'étaient dans les échos des journaux, ne voulaient être portraiturees que par lui. Il devenait lui-même un mondain, soignait sa toilette et se montrait volontiers dans les soirées *select*, aux grandes premières, aux fêtes ministérielles. Quelques jours après que sa décoration eut paru à l'*Officiel*, ses confrères organisèrent un banquet pour fêter son ruban rouge, — un banquet monstre où tout ce qui avait un nom dans les arts, les lettres et le journalisme s'empressa de s'inscrire.

Le dîner eut lieu à l'Hôtel Continental. A la table d'honneur, luxueusement décorée et fleurie, Yves Cormier siégeait entouré de personnages officiels, de camarades illustres et de membres de l'Institut. Au dessert, on lui fit une ovation, on le bombardait de toast louangeux auxquels il répondait d'un ton modeste et attendri. Quand on passa dans un salon voisin pour prendre le café et que les groupes se mêlèrent, un vieux peintre de paysage, Hugues Le Chantre, renommé pour sa verve gouailleuse et son franc-parler, lui tapa sur l'épaule :

— Bravo ! mon cher, dit-il avec un nasillement goguenard, excu-

sez-moi de ne pas vous avoir encore serré la main... Ce soir vous êtes si fêté et acaparé qu'il faut prendre des numéros, comme pour l'omnibus... Tous mes compliments ! Hein ! vous buvez du lait, vous jouissez de la lune de miel du succès ? Nous avons tous plus ou moins passé par là, et c'est une heure fichtrement agréable... Savourez-la pendant qu'elle dure, mais ne vous imaginez pas que ça durera toujours. Il faudrait absolument ignorer la bonne petite âme du public, de la presse et des confrères pour croire qu'on peut bâtir sur ce sable mouvant. Vous serez comme les camarades, vous connaîtrez les fours, et c'est alors que vous aurez besoin, mon petit, d'avoir le pied marin. Le jour où vous broncherez, on se montrera d'autant plus impitoyable qu'on se sera plus violemment emballé. Alors vous verrez les curieuses virevoltes et les belles palinodies !... Certes vous avez du talent, et du meilleur ; mais ça ne suffit pas dans notre sacré métier ; il faut encore savoir le ménager, le drainer, l'accommoder au goût du jour... Et le goût du jour est aussi capricieux et changeant qu'une jolie femme ! Attendez deux ou trois ans et puis vous commencerez à entendre la ritournelle obligatoire : "C'est très bien, ce que fait Cormier, mais c'est toujours la même chose... Il est temps qu'il se renouvelle." Si alors vous essayez de vous renouveler et de changer de peau, ce sera une autre antienne. Les mêmes gens vous crieront que vous avez eu tort d'abandonner votre genre et de vous aventurer sur un terrain où vous ne savez pas marcher. Et cette fois, ils auront raison, les imbéciles !... Un pommier ne peut pas donner des oranges, et réciproquement. Le meilleur moyen de rester original et intéressant, c'est de suivre son tempérament. Est-ce que toutes les femmes du Vinci ne se ressemblent pas, et ça l'empêche-t-il d'être un grand maître ?... Ah ! que vous le vouliez ou non, elle s'en ira assez vite, votre personnalité ! Vous subirez le sort commun, mon bon ! Quand la plante a donné toutes ses fleurs et toutes ses graines, bien le bonsoir !... Elle se fane, elle se dessèche et n'est plus bonne qu'à faire du fumier. C'est pourquoi, si vous m'en croyez, vous profiterez de la veine, vous exploiterez habilement votre filon, afin d'amasser un joli magot ; puis vous vous retirerez après fortune faite, comme un sage commerçant ou un parfait notaire... Voyez-vous, les faveurs du public sont pareilles à celles des femmes ; il faut y renoncer avant qu'elles ne vous quittent... N'imitiez pas mon exemple. Moi aussi, j'ai eu du succès ; j'ai dégusté le champagne des banquets, les gâteries, les ovations, tout le tremblement, et maintenant on prétend que je n'ai plus rien dans le ventre... Je suis convaincu, moi, du contraire ; il me reste tout au moins l'amour de mon art et des belles choses... Mais ça ne suffit pas. Quand on devient vieux, l'amour, quel qu'il soit, vous rend tout bêtement malheureux et ridicule...

Yves Cormier faisait bonne mine à mauvais jeu, écoutait la harangue du vieux Le Chantre avec un sourire distrait. Il avait encore dans les yeux toutes les illuminations du banquet ; dans les oreilles, le fracas des toasts et les compliments des convives. Tandis que son fâcheux discoureur le retenait dans un coin du salon, il épiait avec impatience les mouvements du directeur des Beaux-Arts qui se préparait à partir et qu'il voulait entretenir avant son départ. Il ne prêtait qu'une médiocre attention aux paroles du sermonneur. D'ailleurs, il était comme les jeunes gens qui ne croient pas à la possibilité de vieillir ; tout ce qu'il entendait lui semblait un radotage grincheux et importun. Il réussit enfin à se débarrasser du gêneur et s'esquiva après une hâtive poignée de main.

— Mon cher, dit-il un peu plus tard à un camarade d'atelier, je viens d'être empoigné par le père Le Chantre et j'ai eu toutes les peines du monde à me dépêtrer de lui... Ce qu'il m'a scié, ce bonhomme-là !... Ah ! les vieux peintres, quels raseurs !...

Et ce fut tout. Les conseils d'Hugues Le Chantre avaient glissé sur lui comme des gouttes d'eau sur une toquée cirée.

II

Si l'on s'en souvient, les années qui précédèrent et suivirent l'exposition de 1878 furent l'âge d'or des peintres. L'Amérique payait alors généreusement les œuvres des artistes en vogue. La *Liseuse* de Cormier fut achetée dix mille francs par une association de barnums qui se proposaient de l'exhiber dans toutes les grandes villes des Etats-Unis. En palpant du coup dix beaux billets de mille, Yves eut un éblouissement et pressentit l'un des premiers qu'il y avait là-bas une mine à exploiter. En effet, sa *Liseuse* obtint chez les Yankees un succès plus grand encore qu'à Paris. La société qui promettait ce tableau de cité en cité réalisa de gros bénéfices et Yves passa aux yeux des snobs américains pour le plus illustre des peintres français. Les millionnaires, enrichis par les mines de pétrole ou le commerce du porc salé, qui venaient visiter le vieux continent, en compagnie de leur femme ou de leurs filles, se faisaient conduire à l'atelier de Cormier et n'en sortaient qu'après avoir commandé un portrait ou payé très cher un bout d'étude.

A suivre

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ :
le plus complet des journaux illustrés au
Canada. Douze pages de texte et quatre pages
de gravures chaque semaine.

UNE SEMAINE

— DE —

Vente à Sensation

CHEZ

E. LEPAGE & Cie

COIN DES RUES

St-Laurent et Duluth

Etoffes à Robes

Etoffes pour costumes, double largeur, valant 25c, tant qu'il y en aura, 9½c.

Châli français, soie et laine, toujours vendu 25c, achetez-le à 9½c.

Serges nuancées, shot, vendues 35c, tant qu'il y en aura, 11½c.

Jupes de robes en tweed et serge, valant \$3 à \$3.50, au choix, 79c.

Batiste double largeur, noir et gris, valant 10c, pendant cette vente, 3½c.

Mirets en couleurs assorties, valant 10 et 15c, au choix, 1c.

Cachemire noir, de 46 pouces de largeur, fini Henrietta, d'une valeur toute spéciale, valant 75c. Spécial, 49c.

Bas et Gants

Corps de dames, un grand lot, valeur 10c. Spécial, 3½c.

1 lot de gants taffetas assortis, valant jusqu'à 35c. Spécial 5c.

Menottes en soie noire et couleurs, valant 35c. Spécial, 9c.

Bas de cachemire noir, valant 30c. Spécial, 19c.

Indiennes, Mousselines, Etc.

Mousseline Orga, dessin de choix valant 20 cents. Spécial, 7½ cents.

Zéphyr broché, nuances riches, valant 18 cents. Spécial, 7½ cents.

Batiste persienne, haute nouveauté, valant 25 cents. Spécial, 10 cents.

Toile à rouleau, carreaute, valant 8 cents. Spécial, 4½ cents.

Flanellettes américaines, patrons nouveaux, valant 6 cents. Spécial, 3½ cents.

Indienne foncée, patrons variés, valant 10 cents. Spécial, 4½ cents.

Corsets d'été de D. & A., valant 75 cents. Spécial, 33 cents.

Mouchoirs avec bords de couleurs, de 5 cents. Spécial, 2½ cents.

3 Lots Spéciaux

200 pièces de Madras, couleurs nouvelles, valant 18 cents, quantité limitée, 3½ cents.

200 pièces de coton blanc 36 pouces de largeur, valant 8 cents, quantité limitée, 4½ cents.

200 pièces de toile à rouleau, valant 7 cents, quantité limitée, 3½ cents.

Jobs Spéciaux

25 robes en mousseline brodée, pour enfants, de 3 à 6 ans, de \$4. Spécial, 70 cents.

1 lot d'habillements jerseys, toutes grandeurs, valant jusqu'à \$3.50 pour 69 cents.

Tourmalines pour enfants, valant 75 cents et \$1. Spécial, 29 cents.

Chapeaux de paille pour hommes, valant 75 cents et \$1. Spécial, 29 cents.

Oreillers, pour sofa, couverts en satin, avec frange, valant 75 cents. Spécial, 19 cents.

E. LEPAGE & CIE,

949-951-953-955 rue St-Laurent.



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

La Compagnie d'Approvisionnement Alimentaires (Ltee)

87 et 89, rue St-Jacques, Montréal.

LA SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

Société fondée dans le but d'encourager et d'aider l'art de la Sculpture

Incorporée par lettres patentes le 18 Juin 1895

FONDS CAPITAL - - - - - \$50,000

Distribution chaque mercredi

Prix importants distribués depuis le 1er Août 1895 :

S. Clairmont, Rigaud, P. Q.	\$1500 00	A. Ouimet, Montréal, P. Q.	\$250 00
F. Denis, Rockland, Ont.	1500 00	Jos. Gauthier, "	250 00
J. Clément, Montréal, P. Q.	1500 00	A. Dupré, "	100 00
T. E. Barbeau, "	1500 00	B. Richard, "	100 00
O. Lafortune, "	1500 00	F. Huot, "	50 00
J. E. Ecrément, "	1500 00	Napoléon Faguy, Québec	50 00
Pierre Germain, Villa Mastai, St-Roch, Québec	1500 00	Georges Lagacé, "	50 00
W. McKinnon, Québec, P. Q.	500 00	A. X. Labrosse, Vankleek Hill	25 00
L. N. Rioux, "	500 00	Dne Bissonnette, Mont., P. Q.	25 00
Ostias Chartrand, Ste-Anne de Prescott, Ont.	500 00	Jos. P. Bélair, "	25 00
Francis Parent de la brasserie de Beauport	500 00	S. G. Bergevin, "	25 00
J. B. A. David, Montréal	500 00	Jules Couture, "	25 00
H. Christin, Longueuil	400 00	Esdras Vigeant, "	25 00
J. M. Dufresne, Assistant Gérant, Banque Nationale, Montréal, P. Q.	400 00	G. Riendeau, jr., "	25 00
Art. St-Germain Lowell Mass., U. S. A.	400 00	Dame Marcoux, "	25 00
Eph. Rousseau, Montréal, P. Q.	400 00	James Guay, "	25 00
T. Plouffe, Longueuil	250 00	Joseph Roy, "	25 00
		W. Harrison, "	25 00
		J. H. Doray, "	25 00
		J. A. Pigeon, Ste Anne de Prescott, Ont.	25 00
		G. Constant, Vaudreuil	25 00

Et des centaines d'autres gagnant depuis \$1.00 à \$100.00, trop nombreux pour les mentionner.

Prix du Billet, 10 Cts. 11 Billets, \$1.00. 100 Billets, \$8.00

48 Agents demandés dans les districts non représentés

Adressez toutes communications à

La SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

J. ED. CLEMENT Secrétaire.

Boîte de Poste 1025

104 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.



Fausse dents
SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.
Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.
Tél. Bell 2818.

F. PAQUETTE, M.L.A.C.O.

CHIRURGIEN-DENTISTE

240 Rue St-Laurent coin Ste-Catherine



Dentisterie dans toutes ses branches dentier en Alluminium plus léger que le caoutchouc. Extraction de dents sans douleurs, d'après les procédés les plus nouveaux. Spécialités dentiers et couronnes en or. Extraction gratuite de dents tous les undis.

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

MONTREAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTREAL

Le commerce
du mois d'août
EST PLEIN DE VIE

Blouses de Dames

BATTANT TOUS LES RECORDS

Les blouses de dames rendent, chaque jour, le gros magasin de plus en plus populaire. Les prix commandent l'attention.

480 blouses à la mode, en nouveaux patrons et riches couleurs, très bien finies, valeur régulière 55c, prix 29c.

230 blouses fashionables, en marchandises de couleur pâle ou foncée, nouveaux patrons, valant 70c, prix 39c.

225 belles blouses, en marchandises de première classe, nouveaux patrons, très à la mode, valant \$1.15, prix 59c.

Blouses de dames, depuis 17c.

LA CIE S. CARSLY, Limitée

Jupes de robes pour Dames

A cause des bons marchés que nous offrons, nous sommes certains d'avoir beaucoup de monde, dans ce département.

95 jupes de robes en piqué de fantaisie, dans toutes les plus belles nuances, bonne longueur et bonne largeur, pour dames, valeur régulière \$1.75, pour \$1.09.

82 jupes de robes en mohair broché noir, nouveaux dessins, spécialement doublées partout et bordées de velours, pour dames, valeur régulière \$4.25, pour \$2.65.

60 jupes de robes en brillante noire, doublées partout de batiste anglaise et bordées de velours, bonne longueur et bonne largeur, pour dames, valeur régulière \$5.25, pour \$3.50.

Pantoufles avec "Strap" pour dames

60 paires de belles pantoufles en très beau cuir avec "strap," lacets de ruban, fini jais, pour dames, valeur régulière \$2, prix \$1.60.

LA CIE S. CARSLY, Limitée

Services de Table

Rien que 25 des meilleurs services de table en imitation de verre coupé, très beaux patrons et bords finis en or, comprenant 4 morceaux. Valeur régulière \$3 le service, prix \$1.90 le service.

Services à thé

Rien que 10 jolis services à thé en porcelaine anglaise, décorés gris et vert, comprenant 44 morceaux, valeur régulière \$4.25, pour \$3.

Jardinières en Majolique

100 jardinières en majolique à écouler pour 89c chacune.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

1765 à 1783, rue Notre-Dame